



Phénomèna, le festival qui célèbre l'originalité et la créativité *Page E 3*



Le réalisateur **Francis Leclerc**, aller-retour entre le cinéma et la télé *Page E 7*

CULTURE

CAHIER E - LE DEVOIR, LES SAMEDI 10 ET DIMANCHE 11 OCTOBRE 2015



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Variations 9.81 ouvre le deuxième volet de la triade, signé Victor Quijada, chorégraphe de la troupe RUBBERBANDance.

ISABELLE PARÉ

Brouiller les genres, rendre le cirque de plus en plus perméable aux autres disciplines: voilà un filon choyé par Les 7 doigts de la main, qui haussent cette fois la barre un cran plus haut dans *Triptyque*, une création hybride livrée aux mains de trois chorégraphes. Sans concession, les mordus de la piste s'appêtent à entrer de plain-pied dans la danse, et trois fois plutôt qu'une.

Ils ont toujours su sur quel pied danser, mais de là à se mettre au pas... L'idée, venue de loin, très loin, percolait pourtant depuis longtemps dans les rêves de Samuel Tétreault, cofondateur du collectif Les 7 doigts de la main. Cet amoureux de danse contemporaine a d'ailleurs nettement hésité entre l'art de Petipa et celui du Cirque du Soleil.

«*J'ai toujours été un aficionado de la danse et j'ai développé un amour pour la danse contemporaine. À 15 ans, je me suis demandé si j'allais me diriger en danse plutôt qu'en cirque. Même après mon entrée à l'École nationale de cirque, j'ai gardé ce goût et poursuivi tout au long de mes études une formation en ballet classique et en danse africaine*», explique Tétreault qui, dans ce *Triptyque*, fera ses premiers pas sur scène comme danseur.

Pour ce baptême du feu, Les 7 doigts n'ont pas choisi les demi-pointes. Ils se frotteront à de très grosses pointures de la danse contemporaine, grâce à l'appui inconditionnel offert par Danse-Cité et l'un des plus importants diffuseurs européens du milieu de la danse, le Sadler's Wells Theater de Londres. Pour la première fois, artistes de cirque et trois danseurs professionnels fouleront la scène à l'unisson, laissant leur discipline se fondre l'une dans l'autre, gommant les frontières entre deux arts qui poussent le corps dans ses derniers retranchements.

En apesanteur

Création en trois temps, les volets de *Triptyque* ont tous pour dénominateur commun le thème de la gravité universelle, qui dicte le pas des danseurs comme celui des acrobates. Fuir l'attraction, et par analogie la lourdeur de la réalité, ou l'empoigner à bras-le-corps? L'éternelle tension entre gravité, équilibre et apesanteur a nourri les trois chorégraphes appelés à créer pour le collectif de cirque.

Ce *Triptyque* met d'abord à contribution la papesse et vétérante de la danse contemporaine, Marie Chouinard, lors d'un court préambule 100%

danse, marqué au fer rouge du style qu'a révélé *BODY REMIX/les VARIATIONS gOLDERG*. Samuel Tétreault et Anne Plamondon — danseuse émérite qui a partagé la scène de la troupe du Nederlands Dans Theater II et celle des Grands Ballets canadiens — y seront fusionnés dans un duo de corps mutants, aussi fragiles que dépendants, imbriquant corps, béquilles et bondage japonais, lors d'une communion sensuelle.

«*Échapper à la gravité, ça passe aussi par le rêve, qui est le meilleur antidote au poids de la réalité*»

«*Il s'agit d'un duo amoureux où le rapport avec l'autre, magnifié par les béquilles, explore à la fois l'idée de la gravité, au propre comme au figuré, et de la dépendance entre deux êtres. C'est la pièce la plus dansée et celle qui, pour moi, présentait le plus grand défi. Mais on va bien au-delà de la technique, à la quête du sens*», explique Tétreault. Avec son nom énigmatique, *Variations 9.81* (allusion à l'accélération moyenne de la vitesse par seconde exercée sur les corps par l'attraction terrestre) ouvre le deuxième volet de la triade, signé par Victor Quijada, chorégraphe de la troupe RUBBERBANDance. Là, danse et cirque se feront encore plus poreux, le premier art infusant goutte à goutte le second, au gré d'un numéro d'équilibre sur canne brisant les

lignes statiques strictes propres à cette discipline. Quijada y explore plutôt la mollesse et la flexion des corps, avec cinq équilibristes réunis en un corps de ballet mouvant entre sol et terre.

Entre rêve et désir

Nocturnes, dernier volet et pièce de résistance de ce *Triptyque*, échoit à Marcos Mauro, jeune chorégraphe catalan basé à Barcelone sacré étoile montante de la danse contemporaine en Europe. L'artiste de 32 ans a été présenté aux 7 doigts par les diffuseurs du Sadler's Well Theater, qui ont diffusé plusieurs de ses créations réalisées notamment pour le Ballet royal du Danemark et le Ballet national d'Espagne.

Dans ce final chorégraphié au scalpel par Mauro, Les 7 doigts ont insufflé une plus grande part de cirque, en mariant la danse à la corde lisse, au trapèze, au vélo acrobatique et à la manipulation de boules de cristal. Mauro y multiplie les mouvements et torsions rapides, rappelant le style ciselé d'un Edouard Lock pour nourrir un scénario fortement inspiré par le cinéma et la photographie.

«*Cette pièce réfère aux Nocturnes de Chopin, dont deux font partie de la trame sonore, mais aussi parce qu'on nage dans un univers rêvé*»,

VOIR PAGE E 10 : TRIPTYQUE



« [...] EXCEPTIONNEL ! »
- C'est pas trop tôt ! ICI Radio-Canada Première

RODIN

DERNIÈRE SEMAINE !

HORAIRE PROLONGÉ : lundi 12 octobre jusqu'à 17 h et jeudi 15 octobre jusqu'à 21 h

MUSÉE RODIN PARIS

FIERACAPITAL

AIR CANADA

CIQ

Bell

MUSÉE DE MONTRÉAL

TOURISME DE MONTRÉAL

MABI



Une exposition organisée par le Musée des beaux-arts de Montréal et le musée Rodin, Paris. | Installation de l'exposition Métamorphoses. Dans le secret de l'atelier de Rodin au MBAM. Photo MBAM, Denis Farley

CULTURE

Deux loups sur un globe d'images

ODILE TREMBLAY



Depuis le temps que je rencontre ce drôle de tandem, sans trop comprendre comment ils peuvent bien s'atteler à la même charrue... Claude Chamberlan, émotif, éternel amoureux des films et de leurs auteurs, et Nicolas Girard Deltruc, plus rationnel et structuré, causant stratégies, tirant des plans sur des extensions d'avenir, tangibles ou virtuelles.

Au Café Chéri, les deux prennent des photos à tout bout de champ. Comme si on risquait de se perdre à tout jamais. Mais la vie roule si vite. Comment savoir? On évoque la cinéaste belge Chantal Akerman, disparue lundi, vieille amie d'un festival qui lui dédie son édition. Son ombre a flotté au-dessus de nos têtes, son œuvre de défricheuse aussi.

Aux antipodes, les gars. Natures profondes, centres d'intérêt, débits de voix: tout diverge. Mais ces deux loups sont cinéphiles et portent sur leur dos, avec toute une équipe, le Festival du nouveau cinéma, de retour à Montréal depuis jeudi.

J'ai fini par le voir comme une sorte de sismographe, leur rendez-vous automnal, avec ses hauts, ses bas, sa folie douce, ses coups de gueule et de cœur, ses lignes d'obsession: sexe, drogue, rock'n'roll, contre-culture, écologie, planète en mutation aussi. Plus branché que bien d'autres festivals, reflet en temps réel des courants fous traversant les images mobiles. Hors du *star-system*, de la grosse course aux primeurs, mais sur sélection solide, à l'échelle humaine, il se maintient en état d'alerte. Le milieu le fréquente également pour ça.

L'an dernier, on avait adopté son dôme éphémère, place des Festivals, épicerie grouillante d'activités, illuminé le soir



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Nicolas Girard Deltruc et Claude Chamberlan forment un drôle de tandem à la tête du FNC, les deux étant aux antipodes.

tel un globe géant. Ils ont manqué d'argent pour le reconstruire en 2015. C'est partie remise, m'assure-t-on.

Question d'ADN

Porter dans sa dénomination le terme «nouveau» incite aux mutations, faut croire, même à 44 ans bien sonnés. «L'ADN du FNC est évolutif. Quand c'est marqué "nouveau", on doit assumer», tranche Nicolas Girard Deltruc, directeur général du FNC depuis dix ans.

Reste à préserver quand même l'esprit du lieu, génie tutélaire à mèche rebelle au FNC: «Pas de tapis rouge, rappelle Claude Chamberlan, et cette intimité préservée entre les créateurs et le public. Je me bats pour qu'il

demeure convivial.»

Il en a vu d'autres: «On est toujours à la croisée des chemins, anyway. Je suis entouré de jeunes sur Internet à l'affût de tout, mais moi, ce qui me transporte, ce sont les œuvres!»

Après tout, Manoel de Oliveira, mort centenaire cette année, dont le FNC présente le film-testament *Un Seculo de Energia*, démarra sa carrière au temps du muet. Les grandes mutations, le septième art connaît.

Au départ, pure pellicule, on a vu le FNC absorber avant d'autres la vidéo, le numérique (par union avec Daniel Langlois au tournant du millénaire), puis toutes les tentacules des plateformes, un coup parti. «Pour nous, le cinéma, ce sont des images qui

bougent sur un support ou l'autre avec un propos et une facture, résume Nicolas. Mais l'espace que prennent les réalités en dehors des salles de cinéma au festival devient énorme: de 30% à 40% aujourd'hui, contre 10% il y a quinze ans.»

Classes de maître (Rabah Ameur-Zaïmeche, Barry Navidi), 5 à 7, Kino Kabaret, spectacles (dont Marie Davidson, Théâtre Rude Ingénierie), rencontres du troisième type à travers les dimensions interactives du FNC Pro, matériel en ligne, etc.

Claude Chamberlan est arrivé au festival peu après ses débuts aux côtés du fondateur Dimitri Eipides. Ça faisait partie des charmes de la *Main*, de le voir s'agiter dans les an-

ciens locaux tout croches du Parallèle, puis, dès 1999 plus bas, chez Excentris, où le complexe lui semblait trop glacé. Il a porté longtemps le chapeau de directeur, conserve la tête de la programmation depuis plusieurs années.

Des titres à ne pas manquer dans cette édition, il en lance: *Cocksucker Blues* sur les Rolling Stones (avec scènes d'orgies longtemps censurées) du photographe-cinéaste Robert Frank, qui reçoit un hommage. De lui aussi *Pull My Daisy* (1959) avec scénario et voix hors champ de Jack Kerouac, inspiré d'une soirée chez les Cassidy. Claude adore aussi *Salomé* d'Al Pacino, d'après le texte d'Oscar Wilde, avec Jessica Chastain dans le rôle-titre, *Heart of a*

Dog de l'artiste multidisciplinaire Laurie Anderson. Il salue cette année le cinéma d'Amérique latine, aux morceaux de roi comme *El Club* de Pablo Larrain, *Ixcanul* de Jayro Bustamante, *Walking Distance* d'Alejandro Guzmán Alvarez.

Protéger le noyau dur

Parfois, ça aide un festival d'être à la fois établi et sans ambitions de conquête planétaire. «On récupère de plus en plus de premières», dit Nicolas. Des distributeurs préfèrent lancer leurs films chez nous qu'à Toronto, où ils sont noyés dans leur case horaire. Le tout Nouveau Testament de Jaco Van Dormael, par exemple. Toronto le voulait. Chez nous, le voici en évidence.»

Pas question de changer la recette du FNC, assure-t-il. «Notre philosophie, c'est de maintenir la qualité, de protéger son noyau dur, tout en implantant des nouvelles formules, par essais et erreurs. Cette année, on lance un volet séries télé, un autre sur le sport au cinéma. Tout ça s'intègre à notre ADN. Les ciné-clubs d'antan se poursuivent en ligne.»

N'empêche: l'érosion du public en salles devant les films d'auteur préoccupe Claude Chamberlan: «Un jour, j'ai peur, puis j'ai moins peur. Le festival fait aussi une œuvre d'éducation avec le volet P'tits loups pour les enfants. On n'a pas envie d'être les derniers des Mohicans, la jeunesse est partout, mais gardons la mémoire aussi. J'éprouve un immense respect pour les cinéastes qui ont marqué le festival, des amis personnels souvent, comme Wim Wenders de retour cette année avec *Everything Will Be Fine*.»

Le FNC tente de maintenir son équilibre entre hier et demain, avec ses habitués, ses fantômes, ses antennes; son ADN, comme dit le directeur. Fragile substance à préserver à travers la stratosphère d'images nouvelles qui nous aspirent en des dimensions à peine imaginables aujourd'hui. On les y croquera, promis!

otremblay@ledevoir.com

60 ans 4 sous

VARIATIONS SUR UN TEMPS DE DAVID IVES

5 AU 30 OCTOBRE 2015

Une production du Théâtre de Quat'Sous

COMPLET 13-15-21-22 OCTOBRE



Déjouant les revers du destin, échappant à la fuite inexorable du temps, trois hommes et trois femmes sont propulsés dans une dimension incongrue et drolatique.

Traduction Maryse Warda Mise en scène Eric Jean Avec Émilie Bibeau, Anne-Élisabeth Bossé, Simon Lacroix, Daniel Parent, Geneviève Schmidt et Mani Soleymanlou Assistance à la mise en scène Chloé Ekker Décor Pierre-Étienne Locas Costumes Cynthia St-Gelais Lumière Martin Sirois Conception sonore et régie Olivier Gaudet-Savard Direction musicale Catherine Gadouas Coiffures et maquillages Florence Cornet Complice artistique Pierre Bernard

L'HEURE DU CONTE
DIMANCHE 18 OCTOBRE 2015 - 15H
Conte avec Suzanne Champagne, bricolage et collation pour les enfants des spectateurs.
Gratuit | Réservation requise

LES NOCTAMBULES
JEUDI 22 OCTOBRE 2015
APRÈS LA REPRÉSENTATION
Discussion animée par la journaliste Marie-Louise Arseneault avec Bernard Lavole, Stéphane Crête, Muriel Dutil et Yves Pelletier.
Entrée libre

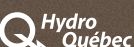
LONGS COURRIERS
LUNDI 26 OCTOBRE - 19H30
Inconnu à cette adresse de Kressmann Taylor
Un rendez-vous avec James Hyndman et Stéphane Lépine pour tous les passionnés de littérature épistolaire.

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS 100, AVENUE DES PINS EST, MONTRÉAL

BILLETTERIE 514 845-7277

QUATSOUS.COM

Grands partenaires



une collaboration de RADIO-CANADA

SUPPLÉMENTAIRES 20 + 21 + 22 OCTOBRE
DERNIÈRE SUPPLÉMENTAIRE VENDREDI 23 OCTOBRE!TEXTE BRYAN PERRO
DOMINIC CHAMPAGNED'APRÈS L'ŒUVRE DE HERMAN MELVILLE
MISE EN SCÈNE DOMINIC CHAMPAGNE

MOBY DICK

Avec
Yamoussa Bangoura
Frédérique Bédard
Vincent Bilodeau
Ludovic Bonnier
Jean-François Casabonne
Normand D'Amour
Sylvain Delisle
Steve Gagnon
Tommy Gauthier
Reda Guerink
Gisèle Henriot
Sylvain Marcel
Mathieu Richard
Guillaume Saladin
David Savard

Coproduction
Théâtre
du Nouveau Monde
+ Théâtre
Il va sans dire

AU TNM
JUSQU'AU 23 OCTOBRE
TOURNEE AU QUÉBEC

TNM.QC.CA

ICI artv

Un spectacle extravagant et sans mesure qu'il faut absolument voir.
— Le Journal de Montréal, Guy Fournier

(...) remarquable. Spectaculaire aussi.
— Le Devoir, Fabien Deglise

Du théâtre qui se vit comme du cinéma... Une œuvre très impressionnante.
— ICI Première, Dessine-moi un dimanche, Catherine Pogonat

... mise en scène purement géniale! Interprétée avec tellement de talent... Si vous n'avez qu'une pièce à voir cet automne, allez voir celle-là... du théâtre grandiose... On ne peut pas passer à côté, c'est une pièce qui nous grandit!
— 98,5Fm, Isabelle le matin, Isabelle Maréchal

(...) une épopée qui est loin d'être banale.
— La Presse, Jean Siag
Ça fait trembler les murs du Théâtre du Nouveau Monde! Très spectaculaire!
— ICI Première, Samedi et rien d'autre, Francine Grimaldi

Subjuguée du début à la fin... Normand D'Amour, absolument extraordinaire... Musique puissante... ça vient nous chercher dans les tripes. Impressionnant! Faites-vous plaisir!
— ICI Première, Gravel le matin, Isabelle Ménard

CULTURE › FESTIVAL



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Contrainte par les élections à changer quelque peu la programmation de Phénomèna, D. Kimm a fait contre mauvaise fortune bon cœur et mis sur pied une soirée électorale à la Sala Rossa.

D. Kimm au pays des merveilles

À Phénomèna, on célèbre l'originalité et la créativité sous toutes ses formes

Pour la quatrième édition du Festival Phénomèna, placée sous le thème « Ombre et lumière », D. Kimm a réuni des artistes de différentes sphères qui osent se réinventer en toute liberté.

MANON DUMAIS

Que l'on feuillette le programme du Festival Phénomèna ou que l'on navigue sur son site, ce qui frappe d'abord l'esprit et ravit l'œil, c'est l'esthétique au charme suranné rappelant à la fois Lewis Carroll, Georges Méliès et Terry Gilliam. Si les mots « inclassable », « éclectique » et « avant-gardiste » que l'on accole d'emblée à ce festival produit par les Filles Electriques dans le Mile-End peuvent faire peur à certains, son imagerie rappelant celle de l'enfance et des contes de fées a tout pour rassurer.

« Georges Méliès est l'une de mes inspirations », avoue D. Kimm, directrice artistique de Phénomèna. « Il faisait tout lui-même : les costumes, les décors, il jouait dans ses films... J'ai beaucoup de respect pour des artistes comme ça, comme Robert Lepage. J'avais envie de leur rendre hommage et de leur offrir une tribune. Il y a quelque chose d'ancien et d'intemporel dans l'esprit de Phénomèna, mais c'est aussi très moderne, près de la société et fémi-

niste. Depuis toujours, j'ai la préoccupation que l'avant-garde appartienne à tout le monde et que tout le monde ait le droit d'inventer sa vie. La beauté du festival, c'est que l'on rejoint un public très éclectique, avant-gardiste. »

Pour ce quatrième Phénomèna, D. Kimm est allée chercher une commissaire pour la seconder à la programmation

Elle-même artiste interdisciplinaire, D. Kimm ne cache pas qu'elle a aussi de la difficulté à résumer l'essence de Phénomèna : « Les mots avec lesquels on étiquette le festival sont durs à porter. Je suis incapable de dire en une phrase ce qu'est Phénomèna parce que c'est multiple. Il y a de la danse, du théâtre, de la musique, mais rien ne ressemble à ce que l'on voit d'habitude. J'aime beaucoup qu'on voie les ficelles même si je m'intéresse aux nouvelles technologies. J'ai besoin qu'on sente l'humain, le "performeur" derrière tout

ça. En fait, Phénomèna, c'est comme un pays qu'on invente, un pays que les gens sont invités à venir visiter et où ils peuvent même habiter. »

Dessine-moi un pays

Dans ce pays des merveilles que gouverne D. Kimm, les artistes sont libres de créer en dehors des sentiers battus, de se réinventer, de se mettre en danger dans un cadre tout aussi festif que permissif. A Phénomèna, originalité, créativité et sincérité font la loi. Au fil des ans, l'artiste a ainsi créé une communauté, voire une famille, parmi laquelle on retrouve de fidèles complices,

comme l'éclairagiste Lucie Bazzo (l'installation *Ombre et lumière*), Stephen Lawson et Aaron Pollard du duo 2boys.tv (la performance *Corde raide*), Marcelle Hudon (le laboratoire public *Le cas Jekyll, étude #3*) ainsi que René Lussier et son orchestre tentaculaire (la performance musicale *Céphalopodes*).

« J'aime le mot permissif parce que c'est souvent ainsi que je me sens », convient D. Kimm. « J'ouvre les portes à la création. J'aime donner la permission aux artistes de faire quelque chose de différent. En voyant Jackie Gal-

lant dans un show collectif, je l'ai trouvée très charismatique. Je lui ai donc offert une soirée. Elle a travaillé comme une folle à bâtir son premier show solo, POD-The Musical, une comédie musicale avec des projections. »

D. Kimm poursuit : « Patrice Dubois et Dany Michaud, qui sont deux gars de théâtre, m'ont proposé un projet autour d'Armand Vaillancourt et de l'Arbre de la rue Durocher. Ils sont venus à nous parce qu'ils sentaient que c'était un lieu de liberté. Ils voulaient explorer quelque chose de différent en créant ce spectacle itinérant. Ces artistes voient en Phénomèna un lieu de liberté et d'exploration. »

Pour cette quatrième Phénomèna, D. Kimm est allée chercher une commissaire pour la seconder à la programmation, la musicienne Xarah Dion. Inspirée par un stage qu'elle a suivi en Italie avec le maître du théâtre d'ombres

Fabrizio Montecchi, qui viendra présenter un laboratoire, des ateliers et des conférences, elle a placé la présente édition sous le thème « Ombre et lumière ». Contrainte par les élections à changer quelque peu la programmation, D. Kimm a fait contre mauvaise fortune bon cœur et mis sur pied une soirée électorale à la Sala Rossa.

« Je n'ai pas l'habitude d'organiser ce type de soirée, mais ce sera assez flyé ! On va suivre les résultats des élections en français et en anglais. Il y aura une estrade où les artistes et les poètes vont venir s'exprimer. Il y aura de l'atmosphère : pas question de déprimer dans son salon ! » conclut D. Kimm.

Collaboratrice
Le Devoir

FESTIVAL PHÉNOMÈNA

Du 16 au 23 octobre
festivalphenomena.com

« Les mots avec lesquels on étiquette le festival sont durs à porter. Je suis incapable de dire en une phrase ce qu'est Phénomèna parce que c'est multiple. Il y a de la danse, du théâtre, de la musique, mais rien ne ressemble à ce que l'on voit d'habitude. »

D. Kimm, directrice artistique de Phénomèna

USINE 20 VINGT ANS DE LIBERTÉ

THE DOG DAYS ARE OVER
JAN MARTENS

15 > 17 OCTOBRE

ENTRE LE MARATHON ET LA TRANSE
UNE EXPÉRIENCE UNIQUE
3 SOIRS SEULEMENT

514 521-4493 | USINE-C.COM

« Un duo d'acteurs absolument éblouissant ! »
ICI RADIO-CANADA

Sophie Desmarais et Luc Picard dans
Instructions pour un éventuel gouvernement socialiste qui souhaiterait abolir la fête de Noël

Texte Michael Mackenzie Traduction Alexis Martin Mise en scène Marc Beupré

15 au 17 oct., 20 h
Grande salle

RABAIS POUR 3 SPECTACLES ET PLUS
Info et billets
theatreoutremont.ca

Une production
T'DAA
CCTD
D'ITT

CENTRE DU THÉÂTRE
D'AUJOURD'HUI

Montréal
1248, av. Bernard O. Outremont

Les Voyagements Desjardins
Québec Outremont

CULTURE › MUSIQUE

Jonathan Cohen, un sérieux prétendant pour Les Violons du Roy

CHRISTOPHE HUSS

Le chef d'orchestre claveciniste et violoncelliste Jonathan Cohen, 38 ans, est l'invité des Violons du Roy. Ce sera sa première venue au Québec, même si sa connaissance de l'orchestre fondé par Bernard Labadie est grande. Cohen avait pris en charge la tournée européenne des Violons avec Alexandre Tharaud, en octobre 2014, que le chef fondateur, malade, n'avait pu assumer.

Le courant est alors fort bien passé entre Cohen et Les Violons. Ce très sérieux prétendant à la succession de Bernard Labadie (de retour sur le podium en février prochain) a choisi cette fois un programme Haendel, Bach, Mozart et Haydn. Dans une semaine, dans leur for intérieur, et quel que soit le résultat, l'avenir de l'orchestre aura des contours plus nets.

Une envie

N'allons pas tourner autour du pot : Jonathan Cohen est-il intéressé à l'idée de devenir le 2^e directeur artistique et musical des Violons du Roy? «Je ne connais pas les modalités de la sélection, mais en ce qui me concerne, c'est possible», dit le chef au Devoir. Jonathan Cohen ne voit donc pas d'antagonisme entre son statut de fondateur et directeur musical d'Arcangelo, ensemble anglais sur instruments anciens, et un poste auprès d'un orchestre du Nouveau Monde, qui joue la même musique sur instruments modernes.

«Arcangelo ne m'empêchera pas de travailler sur la même base avec un autre orchestre. Je dirige à Londres, je suis invité un peu partout, je dirigerai les Noces de Figaro l'été prochain à Glyndebourne avec l'Orchestre du Siècle des Lumières: par principe, j'aime faire des choses différentes», dit celui qui continue à se produire comme violoncelliste, surtout en musique de chambre.

Jouer de la musique baroque sur instruments modernes n'est absolument pas un problème aux yeux de Jonathan Cohen. «Il y a quarante ans, lorsque le mouvement des orchestres sur instruments anciens a été lancé, c'était en réaction à la ma-

nière lente, lourde et romantique de jouer la musique baroque et classique. Des gens ont voulu expérimenter une manière différente. Ils ont gagné la partie, car leur compréhension harmonique, leurs volumes, leurs pulsations sont devenus la référence à laquelle les ensembles modernes se plient. Les frontières s'abolissent et le fossé se rétrécit. J'en suis très heureux», commente le chef.

Sur la question, très sensible, du vibrato dans ce répertoire, Cohen n'est pas un ayatollah. «I am not a non-vibrato guy!» s'écrie en un fougueux élan celui qui juge que le «vibrato est un moyen expressif important — à certains moments et d'une certaine manière». Il ajoute: «Ce n'est pas un élément permanent. Lorsque j'arrive en invité devant un orchestre, j'interviens si le vibrato se met en travers de la musique. Avec les orchestres baroques, il m'arrive d'en rajouter, parce que ce n'est pas un interdit.»

Un excellent accompagnateur

Le programme du concert donné jeudi au Palais Montcalm et vendredi à la salle Bourgie a été scrupuleusement choisi: «Nous avons présenté Haydn et Mozart en tournée. Je voulais donc explorer le style baroque, d'autant que je désirais aussi diriger du clavecin et vivre cette expérience de jouer avec eux dans une atmosphère de musique de chambre élargie.»

De ce qu'il a pu voir en tournée, Jonathan Cohen apprécie chez Les Violons du Roy «la connaissance stylistique inculquée par Bernard Labadie; l'accueil, l'ouverture et l'esprit d'équipe.»

La différence fondamentale entre Arcangelo et Les Violons, c'est, chez Arcangelo, l'usage des cordes en boyaux, donnant à l'ensemble un son que Cohen aime particulièrement: «Si Les Violons veulent essayer un jour, je serais ravi d'essayer!»

La discographie du chef fait la part belle aux projets vocaux. Mais ce n'est là qu'une facette de ses goûts: «J'aime travailler avec les chanteurs, mais je suis un instrumentaliste. Le hasard a voulu que nous ayons commencé par des



FREEMAN PHOTOGRAPHS

Jouer de la musique baroque sur instruments modernes n'est pas un problème aux yeux de Jonathan Cohen.

«C'est le cœur du sujet : l'orchestre n'est pas un accompagnateur, c'est le moteur, et le soliste émane de cet orchestre qu'il mène»

disques vocaux. Maintenant, nous enregistrons davantage de projets instrumentaux.» Le plus éloquent d'entre eux est assurément le CD (Warner) de Concertos pour violon de Mozart avec la Norvégienne Vilde Frang, qu'il a rencontrée au Festival de Lockenhaus. On y entend un orches-

tre omniprésent, agissant et très articulé «C'est le cœur du sujet : l'orchestre n'est pas un accompagnateur, c'est le moteur, et le soliste émane de cet orchestre qu'il mène. Tout est intégré, et j'adore travailler sur une foule de détails, ce qui peut donner des résultats très intéressants.»

Pour découvrir Jonathan Cohen l'accompagnateur, nous attendrons les 5, 6 et 7 mai 2016, où Les Violons rencontreront Isabelle Faust dans les Concertos pour violon de Bach. Un rendez-vous à noter, dès à présent.

Le Devoir

JONATHAN COHEN
Haendel: Concerto grosso op. 6 n° 8. Bach: Concerto brandebourgeois n° 1. Mozart: Sere-nata notturna. Haydn: Symphonie n° 6, «Le matin». Les Violons du Roy, Palais Montcalm de Québec, jeudi 15 octobre, 20 h, et salle Bourgie de Montréal, vendredi 16 octobre, 19 h 30.

Hôtel-Motel présente

ESPACELIBRE

Saison théâtrale 15-16

BIBISH DE KINSHASA

De Marie-Louise Bibish Mumbu
Mise en scène et adaptation théâtrale de Philippe Ducros



Avec Gisèle Kayembe ainsi que Philippe Ducros, Marie-Louise Bibish Mumbu et Papy Maurice Mbwiti.

Assistance à la mise en scène et régie : Manon Claveau.
Éclairages : Thomas Godefroid. Scénographie : Julie Vallée-Léger.
Direction technique et de production : Caroline Turcot. Direction administrative : Marie-Christine André. Stagiaire : Zazie Brosse.

Du 13 au 24 octobre 2015
Du mardi au samedi à 20h (sauf les jeudis à 19h)

hotelmotel.qc.com

BILLETTERIE
1945, RUE FULLUM
514 521 4191
ESPACELIBRE.CC.CA

Conseil des Arts
du Québec

HOTEL-MOTEL
1945, RUE FULLUM
514 521 4191
ESPACELIBRE.CC.CA

DANSE
DANSE

Place des Arts

2015.2016

PPS DANSE

BAGNE RECRÉATION
Jeff Hall + Pierre-Paul Savoie

21 – 31 OCTOBRE, 20 H
Cinquième Salle, Place des Arts

Billet 37,50 \$ / 30 ans et - 20 % de rabais

DANSEDANSE.CA

placedesarts.com

CGI

SI LES OISEAUX

D'ERIN SHIELDS

DU 13 AU 31 OCTOBRE 2015

UNE PRODUCTION
DU THÉÂTRE
À CORPS PERDUS
ACORPSPERDUS.COM

BILLETTERIE : 514.526.6582
INFO ET ACHAT EN LIGNE :
THEATREPROSPERO.COM

THÉÂTRE
PROSPERO

Conseil des Arts
du Québec

Conseil des Arts
du Québec

CULTURE › MUSIQUE

La juste victoire de Darlene Love et de ses admirateurs

SYLVAIN CORMIER

Introducing Darlene Love. Un titre d'album qui en dit long, quand on a 74 ans et qu'on enregistre des chansons depuis 1962. Oui, c'est un clin d'œil. Un jubilatoire pied de nez. Un symbole parfait. Une formidable victoire. Un aboutissement en forme de commencement. « C'est Stevie Van Zandt qui a eu l'idée, il était excité comme un enfant, il ne voulait pas me le dire tout de suite... » Et Darlene Love d'éclater d'un beau grand rire chaud.

Enfin son album, lui dis-je. « Oui! Enfin mon album! » répète-t-elle au téléphone, comme si on se répondait dans une église. Dieu qu'elle l'aura voulu, cet album. Depuis cinq décennies qu'elle le réclame chaque fois qu'elle chante. Envers et contre tout, jusque dans les moments les plus durs, même quand elle accepta de faire des ménages pour survivre, il y avait en Darlene Love cette volonté farouche d'exister au grand jour. « *to make it right* », comme elle dit. *Right* comme dans Wright, son véritable nom de famille. Faut-il rappeler que c'est le producteur-réalisateur Phil Spector qui, dans son obsession d'enfermer toutes ses interprètes dans son « Wall of Sound » et de se servir d'elles comme de simples instruments à sa gloire, la rebaptisa Love? Le même Phil, faut-il ajouter, est aujourd'hui enfermé dans une prison aux murs très épais, meurtrier condamné.

Cet album de matériel neuf, nous le voulions presque autant qu'elle. Nous? La légion de ses fans. Nous qui avons été longtemps sans savoir que c'était elle qui chantait *He's a Rebel* et tant d'autres succès des « girl groups » de chez Spector parce que les disques sortaient sous d'autres noms et d'autres visages (plus vendeurs, plus ados, jugeait-il). « Vous savez ce que Phil faisait? Il augmentait la vitesse des enregistrements pour que ma voix, déjà mature à l'époque, sonne plus jeune... » Ça allait jusque-là. Nous ne savions pas que c'était elle, mais on a fini par le savoir. C'est la beauté de l'histoire dans l'histoire du rock: la presse musicale a fini par confirmer ce que les fans pressentaient, réagissant physiquement à cette voix puissante et *soulful*, née du gospel. De sorte qu'aujourd'hui, dans la discographie de sa



Darlene Love rêvait d'avoir son album depuis cinq décennies.

MIKE COPPOLA GETTY IMAGES AGENCE FRANCE-PRESSE

page Wikipédia, tout ce qu'elle a chanté est à son enseigne.

La reconnaissance... par étapes

Justice? « Que l'on sache ce que j'ai fait, c'était pour moi la première étape, la reconnaissance de base. Mais que le monde puisse entendre ce que je peux faire maintenant, avec des chansons écrites pour moi, c'est essentiel! » C'est ce que pensaient aussi ses fans célèbres, Bruce Springsteen et son frère de musique Steven Van Zandt, quand ils la rencontrèrent au

Roxy de Los Angeles, autour de 1980. « Pour Stevie, cet album allait se faire tôt ou tard, il disait qu'il me le devait, et il m'a convaincu d'aller poursuivre ma carrière à New York, et à partir de là, les portes se sont rouvertes... Il a quand même fallu 35 ans! »

Tout s'enchaîne... lente-

ment. Un rôle dans la comédie musicale *Leader of the Pack* mena Darlene Love à reprendre au *talk-show* de David Letterman le *Christmas (Baby Please Come Home)* qu'elle chantait sur l'album de Noël de Spector. « Et

chaque Noël, on m'a réinvitée, et ça a duré 29 ans, et les gens ne m'oublieraient plus, mais je voulais tant aller au-delà de cette chanson! » L'intronisation au Rock and Roll Hall of Fame en 2011, le documentaire *20 Feet from Stardom* en

2013 ont pavé la voie royale jusqu'à l'album tant désiré. « Ça aurait pu être de belles fins, des boucles bouclées, mais non! C'était chaque fois une poussée, un nouveau point de départ, un encouragement de tous à faire cet album. »

Le grand ralliement

Et Stevie a réalisé le disque, avec la minutie d'un fan qui ne veut pas décevoir, et le métier d'un gars du E Street Band, et il a fourni des chansons, et Bruce, Elvis Costello, Jimmy Webb, le légendaire tandem Barry Mann et Cynthia Weil, jusqu'à Joan Jett, ont contribué aussi. Chacun donnant à Darlene Love l'occasion de montrer de quelle voix elle se chauffe et nous réchauffe. Du soul (*Painkiller*), du rock (*Little Liar*), du gospel (*Jesus is the Rock (That Keeps Me Rolling)*), de la ballade immense façon Webb (*Who Under Heaven*), et même du néo-Spector décuplé par Springsteen (*Night Closing In*). « Je pense que les gens vont finalement me connaître vraiment. Ce disque donne la pleine mesure de moi, sans nier ce mur de son à travers lequel ils m'ont d'abord entendue: tout ça m'appartient désormais... »

Le lancement de l'album au Whisky a Go Go du Sunset Strip à Los Angeles, en cela, était la victoire des victoires. Si près du lieu de ses premiers enregistrements... anonymes. « Mais ce n'était pas une vengeance: on a célébré, et les tympans m'en vibrent encore! » Et dans *l'Entertainment Weekly* du 2 octobre, la première chanson de l'album, la bien nommée *Among the Believers*, est au numéro trois des « 14 Hot Tracks for Fall », talonnant Miley Cyrus et Lana Del Rey. « Yeah! » triomphe-t-elle. « Je pense que je commence au bon moment... »

Le Devoir

INTRODUCING DARLENE LOVE

Darlene Love
Wicked Cool/Columbia/Sony

Cet album de matériel neuf, nous le voulions presque autant qu'elle. Nous? La légion de ses fans.

75 CONTEURS • 80 SPECTACLES

13^e Festival interculturel du CONTE Québec



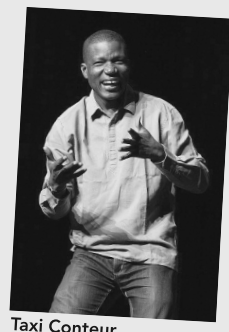
Une fête de la parole...
un joyeux métissage
d'imaginaires

DU 16 AU 25
OCTOBRE 2015

Spectacle d'ouverture LA GRANDE NUIT DU CONTE

Michèle Nguyen (BELGIQUE/VIETNAM), Taxi Conteur (CÔTE D'IVOIRE), Michel Hindenoche (FRANCE), Jean-Marc Derouen (BRETAGNE), Najoua Darwiche (FRANCE/LIBAN), Stéphanie Bénétou, Stéphane Guertin, Nadine Walsh, Marc Laberge, Céline Jantet et le quintette féminin Galant tu perds ton temps

VENDREDI 16 OCTOBRE, 20 H À MINUIT / MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC
26,50\$, ÉTUDIANT ET AÎNÉ: 22,50\$ / WWW.ADMISSION.COM OU À LA PORTE LE SOIR MÊME



Taxi Conteur

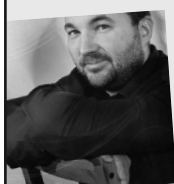
MERVEILLES ET ENCHANTEMENTS

Hommage au conte merveilleux

Michel Faubert et François Lavallée (QUÉBEC), Michel Hindenoche (FRANCE) et le quintette féminin Galant tu perds ton temps

SAMEDI 17 OCTOBRE, 20 H / AUDITORIUM LE PRÉVOST
LAISSEZ-PASSER DISPONIBLES

LA CADENCE DU CONTEUR



Histoires de loups et de fous,
légendes urbaines, poésie
humaine!

Stéphane Guertin, médaillé d'or
aux Jeux de la Francophonie

DIMANCHE 18 OCTOBRE, 20 H / POINTE-À-CALLIÈRE / 15 \$

PAROLES DE MAQUIS

Taxi Conteur (CÔTE D'IVOIRE)

LUNDI 19 OCTOBRE, 19 H 30 /
BIBLIOTHÈQUE DU VIEUX ST-LAURENT
ENTRÉE LIBRE

LES PLUS BELLES HISTOIRES D'AMOUR

Taxi Conteur (CÔTE D'IVOIRE), Najoua Darwiche (LIBAN), Michel Hindenoche (FRANCE) et Renée Robitaille (QUÉBEC)

MARDI 20 OCTOBRE, 20 H / MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC
LAISSEZ-PASSER DISPONIBLES

VY

Michèle Nguyen (BELGIQUE/VIETNAM)
En collaboration avec Casteliers et la Maison des arts de Laval

20, 21, 22 OCTOBRE, 20 H / LE PETIT OUTREMONT
23 OCTOBRE, 20 H / MAISON DES ARTS DE LAVAL

CONTES DE LA PIERRE ET DU VENT



Michel Hindenoche (FRANCE)

MERCREDI 21 OCTOBRE, 20 H /
MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE
LAISSEZ-PASSER DISPONIBLES

FESTIVAL-CONTE.QC.CA

Québec

Conseil des arts
du CanadaCanada Council
for the ArtsCONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL

Montréal

Canada

LE DEVOIR

SOLO
INTIMISTE
ABSOLUKARINE
DENAULT

L'échappée

21, 22, 23 octobre 2015

— 20 h

Chorégraphie et interprétation Karine Denault
Collaborateurs Marie Brassard, Dana Gingras, Armando Gomez Rubio,
Yannick Grandmont, Line Nault, Alexandre St-Onge, Jamie Wright

AGORA DE LA DANSE
SAISON AUTOMNE 2015BILLETTERIE / 514 525-1500
840, RUE CHERRIER MONTRÉAL
AGORADANSE.COM ADMISSION.COM

©YANNICK GRANDMONT

CULTURE › MUSIQUE

La déesse radiophonique du jazz s'appelle WBGO

SERGE TRUFFAUT

Yio, « l'hein-terre-nette », comme dit le Parigot, ça fait souvent le lit du mauvais, de la malveillance financière en particulier. Prenez les tauliers des lieux, les Twitter, Google et « Faces de bouc », il s'applique méticuleusement à contrer le droit à l'oubli et autres balises garantissant le droit du citoyen au plein exercice de son libre arbitre. Bon. Cela étant et non cela dit puisqu'on est à l'écrit, il y a aussi beaucoup de bons côtés. Par exemple, on peut suivre l'évolution du Dow Jones en temps réel et... on peut mieux marteler que le « plus meilleur » du merveilleux de la Toile a pour nom propre: WBGO.

Ces quatre lettres constituent la raison sociale d'une station radiophonique dont la raison d'être est le jazz! Oui m'ssieurs dames, le jazz et rien que le jazz. Ils ne font ni dans l'ambiance, ni dans le jazz « pété » ou jazz rock ou autres sangsues musicales, chez WBGO. Les programmeurs et animateurs de WBGO ont fait de WBGO la meilleure, et de loin, radio jazz dans l'est de l'Amérique du Nord. On précise la géographie, car dans l'Ouest, il y a une excellente radio communautaire jazz située à San Francisco. Mais comme il y a un décalage horaire... Déclinons.

En 2008, à la suite d'un changement de propriété au sein de WBGO et WQCD, la première est devenue la seule

radio jazz de la très grande région new-yorkaise. En fait, si leur antenne est située en plein cœur de Nueva York, tout le reste se fait à partir de Newark au New Jersey. Quoi d'autre? Elle fait partie de l'irremplaçable réseau NPR, le pendant radio de l'incontournable PBS. Faut confesser qu'on est fanatique des deux.

Mises à part les émissions courantes ou de facture classique, WBGO vaut pour l'écoute de ses hebdomadaires en direct du Village Vanguard, de ses productions en partenariat au Lincoln Concert et d'autres spectacles retransmis d'ici et de là. WBGO vaut également pour ses blogs et surtout pour la richesse incroyable de ses archives, notamment les entrevues effectuées pendant des décennies par la pianiste Marian McPartland. Une grande dame.

Quoi d'autre? Moyennant un minimum de 5\$ par mois, on peut être membre de WBGO et bénéficier de services d'information sur leurs programmes, d'avantages divers, dont, par exemple, des billets de faveur permettant de rencontrer les musiciens qui se produisent à New York, Boston, Saratoga ou Albany. Vive WBGO. Vive NPR et vive PBS.

◆ ◆ ◆
Eh zut! Le très incisif saxophoniste alto Phil Woods, le magnifique Woods, est décédé le 29 septembre. Il avait 83 ans. L'étrange dans cette affaire est que la mort n'aura pas patienté longtemps avant de



ALAIN FULCONIS AGENCE FRANCE-PRESSE

Phil Woods, ici au Festival d'Antibes en 1998, est décédé le 29 septembre dernier.

réclamer son dû. En effet, le 4 septembre, sir Phil avait annoncé en public qu'il prenait sa retraite. Le lieu? Pittsburgh, où il avait été invité à rendre hommage à Charlie Parker, son mentor, son idole, en compagnie de l'orchestre symphonique de cette ville.

À l'instar de Sonny Stitt, on plaqua à Woods l'ombre de Parker avec d'autant plus d'insistance qu'il maria sa veuve et hérita de son saxophone. Pour se débarrasser de cette poisse, pour gommer le surnom dont on l'avait affublé, soit New Bird, il s'exila en Europe. En

Suède d'abord, à Paris ensuite, à Londres... en fait un peu partout. Surtout, il se libéra du fantôme Parker en montant un extraordinaire orchestre baptisé European Jazz Machine avec le Britannique Gordon Beck au piano, le Français Henri Texier à la contrebasse

et le Suisse Daniel Humair à la batterie. Avec eux, Woods fut un des acteurs incontournables du jazz très aventureux qui distingua le jazz des années 60 et 70.

À son retour, il deviendra naturellement l'un des chefs de file du jazz postbop, qui n'est rien de moins que le jazz classique des trente dernières années. Chapeau!

◆ ◆ ◆
Oyez, oyez, braves amateurs de la note bleue: l'acteur Don Cheadle vient de présenter son film *Miles Ahead*, sur Miles Davis évidemment, au Festival du cinéma de New York. La critique du *New York Times* est si élogieuse qu'elle conclut en disant que cette production mériterait les Oscar de meilleur film et de meilleur acteur en... 2017! Il paraît que la prestation de Cheadle est exceptionnelle. Dès qu'il y aura du nouveau, on y reviendra.

◆ ◆ ◆
Le disque affranchi du temps? *American Songbook* par le Phil Woods Quintet sur étiquette Kind of Blue avec notamment le pianiste Bill Charlap et le trompettiste Brian Lynch.

◆ ◆ ◆
La vidéo de la semaine? La composition *All Blues* de Miles Davis interprétée par Phil Woods au Duc des Lombards, très beau et bon club de Paris.

Collaborateur
Le Devoir

D'où vient le public de la musique classique?

CHRISTOPHE HUSS

Dans le *Devoir* du 5 octobre, en commentant le concert de Gil Shaham à la Maison symphonique de Montréal, nous tirions un signal d'alarme sur « les effets de la fonte de notre banque culturelle ». Quels seront, dans un futur proche, les auditeurs de la musique classique et qu'est-ce qui les motivera?

Par le fait du hasard, le même jour de l'autre côté de l'Atlantique, l'Association française des orchestres (AFO) et l'agence Aristat présentaient les résultats d'une *Enquête nationale sur les publics des orchestres*, étude de grande ampleur compilant 125 entretiens et plus de 11 000 questionnaires, adressés lors de 234 concerts de 13 orchestres différents.

Les études se suivent...

L'enquête nationale sur les publics des orchestres de l'AFO comporte quelques éléments rassurants pour des acteurs du métier secoués par l'étude du sociologue Stéphane Dorin, révélée en janvier 2015 et menée auprès de 5000 spectateurs lors de 110 concerts donnés par 19 orchestres. On retenait de cette dernière une comparaison-choc: « En 1981, l'âge médian de

ceux qui allaient aux concerts de musique classique était de 36 ans. En 2014, il était passé à 61 ans en France, les moins de 40 ans ne représentant que 17% de l'audience. »

Des constatations allant dans ce sens avaient inspiré des interrogations et un plaidoyer à Kent Nagano dans son livre *Erwarten sie Wunder (Attendez-vous à des miracles)*, paru en octobre 2014.

Aristat tombe sur un « âge moyen de 54 ans pour le spectateur des concerts symphoniques » et conclut que « la forte fréquentation de la tranche 60-70 ans ne permet pas, à elle seule, de conclure à un vieillissement accéléré du public ».

Certes, mais la lecture de la synthèse de l'étude de l'AFO montre bien vite, malgré ce qu'en ont complaisamment relayé les médias français, dans quel sens il s'agissait d'orienter les résultats pour « décatrophiser » la situation. Ainsi, l'« âge moyen » n'est en rien l'« âge médian ». Ce dernier est le vrai baromètre, car il « correspond à l'âge permettant de séparer les publics en deux groupes numériquement égaux ». Et là, l'AFO reconnaît que « 50% des publics ont moins de 63 ans et 50% des publics sont au-

delà », donnée inquiétante allant dans le sens de Stéphane Dorin.

Trains et public

Avec un titre explicite, *Quand le public des orchestres en cache un autre*, l'AFO met tout de même en avant des résultats inattendus et encourageants tel l'impact positif des actions éducatives: « L'enfant est le premier médiateur pour 12% du public adulte, qui pousse la porte de la salle de concert grâce à lui. » Certains parents profitent des offres « jeune public » pour initier leurs enfants et découvrent eux-mêmes le classique.

Autre bon point: la diversité sociale des publics est plus grande que ce à quoi on s'attendait. « Les cadres ne représentent qu'un peu plus de la moitié des spectateurs, l'autre moitié étant composée de professions intermédiaires, d'ouvriers, d'employés, etc. Cette diversité s'accroît pour les publics des orchestres de région, plus hétérogènes que ceux en milieu urbain. »

La donnée la plus porteuse d'espoir est que « le renouvellement du public s'observe dans l'enfance, mais aussi à l'âge adulte ». L'enquête

confirme l'importance de l'initiation au classique pendant l'enfance, mais révèle que « 45,4% du public s'est initié au concert classique à l'âge adulte ». L'étude identifie cependant une classe d'âge sinistrée, celle des 30-49 ans, qui ne représentent que 6,3% des spectateurs.

Il conviendra de brasser tout cela après digestion de l'étude. La preuve est que l'AFO conclut trop vite que « les mélomanes dits "exclusifs", c'est-à-dire ceux qui se déplacent principalement pour les œuvres jouées et pour les artistes, ne sont pas majoritaires (34%) ». Certes, « les spectateurs viennent surtout pour partager un moment de plaisir avec des proches ou des amis et pour ressentir l'émotion de la musique », mais il est totalement abracadabrantesque de vouloir « nationaliser » une donnée pourtant à croire à une insensibilité quant à la teneur de l'offre artistique. Il est évident que l'attitude est radicalement différente à Strasbourg, Bordeaux, Lille (ou Québec), où les gens « vont à l'orchestre » comme une sortie, indifféremment de qui dirige, et des métropoles comme Paris ou Montréal, dans lesquelles il y a surabondance de l'offre et une vraie concurrence.

Le Devoir

15 THÉÂTRE DENISE-PELLETIER 16

Partenaire de saison
Hydro Québec

DIRECTION ARTISTIQUE CLAUDE POISSANT

JUSQU'AU 24 OCTOBRE 2015

ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR

TEXTE ALFRED DE MUSSET
MISE EN SCÈNE CLAUDE POISSANT

AVEC ADRIEN BLETTON, HENRI CHASSÉ, FRANCIS DUCHARME, OLIVIER GERVAIS-COURCHESNE, RACHEL GRATON, MARTIN HÉROUX, ALICE PASCUAL, CHRISTIANE PASQUIER ET DENIS ROY

Une production du Théâtre Denise-Pelletier

Francis Ducharme et Alice Pascual rendent avec grâce ce duel de l'esprit que l'imaturité émotionnelle rend tragique. [...] L'esthétique générale du spectacle possède la somptuosité d'une époque qui n'existe pas, et l'espace est d'une logique toute théâtrale. [...] Cette clôture finale envoie un long frisson, terrible mais délicieux, courir le long de notre échine. Il y a assurément des sensations que seul procure le contact avec la scène.

En montant cette pièce inclassable d'Alfred de Musset, Claude Poissant [...] ouvre avec finesse, intelligence et poésie sa première véritable saison.

REVUEJEU.ORG,
Marie Christiane Hellot

LE DEVOIR, Alexandre Cadioux

Billetterie 514 253-8974
denise-pelletier.qc.ca

AIRFRANCE PRÉSENTE

TRIPTYQUE

LES 7 DOIGTS DE LA MAIN

MARIE CHOUINARD VICTOR GUILLEMIN
ENTRE LE CIRQUE ET LA DANSE

PREMIÈRE MONDIALE

14 AU 25 OCTOBRE

IBERVILLE JARRY TOHU.CA

Québec Montréal Canada

CODIFFUSEUR
DanSeCité

CULTURE › TÉLÉVISION

La bataille des écrans

« La télé est maintenant souvent plus intéressante que le cinéma », affirme le réalisateur Francis Leclerc

STÉPHANE
BAILLARGEON

En dévoilant sa nouvelle série *Marche à l'ombre* (Super Écran) devant les artistes, les artisans et les journalistes, il y a deux semaines, le réalisateur Francis Leclerc a sorti une mailloche et a donné un grand coup dans la boîte à images.

« Je suis d'autant plus content de montrer ce travail, a-t-il dit, que pour moi, la télé est maintenant souvent plus intéressante que le cinéma. »

Et boum! En plein dans le tabou.

Ce genre de propos cinglants ne s'entend pas beaucoup par ici. Surtout pas de la part d'un surdoué des deux écrans.

Ailleurs, par contre, le débat s'amplifie depuis quelque temps. Aux États-Unis comme en Europe, le cinéma a presque toujours été considéré comme la forme noble des images en mouvement, la télé incarnant sa version abâtardie, pour ne pas dire triviale et médiocre. Des réseaux spécialisés (HBO, AMC...) et des séries comme *The Wire* ou *Breaking Bad* mis dans la balance contre d'innombrables niaiseries des salles obscures font maintenant renverser les évaluations.

À la mi-septembre, le comédien-producteur Robert Redford, vedette hollywoodienne mythique, fondateur du Festival Sundance, consacré au cinéma indépendant, a répété à peu près la même critique féroce dans une entrevue au *Monde*. « La télévision a pris le dessus sur le cinéma, a-t-il tranché. Beaucoup de talent a migré du cinéma vers la télévision. Les scénaristes, les réalisateurs, les producteurs. »

Sans regret

Francis Leclerc est du lot. Il incarne ici cette oscillation d'un écran à l'autre. Il s'est fait la manivelle avec les vidéo-clips et les publicités, puis il a réalisé des films remarquables (*Mémoires affectives* en 2004, *Un été sans point ni coup sûr* en 2008) avant de se tourner vers la télé de qualité. Il a signé *Apparences* sur un scénario du dramaturge Serge Boucher et la deuxième saison des *Rescapés*, la même année, en 2012. Il ne regrette rien.

« Cette réflexion sur le cinéma et la télé je me la fais depuis quelques années, dit-il au *Devoir*. Quand on m'a approché pour *Apparences* et *Les rescapés*, j'étais essoufflé de faire des demandes de subvention et d'attendre quatre ou cinq ans pour tourner un film. Je me suis dit que je devais arrêter de chialer contre la télé. Je me suis dit que, de la télé, il y en a de la mauvaise et il y en a de la bonne grâce à des gars comme Alain Desrochers [Musée Eden] ou Podz [19-2], des gars qui ont fait des films, alors pourquoi pas moi? J'en ai fait et j'ai adoré ça. Oui, ça va plus vite. Oui, il y a moins d'argent, mais on a

Francis Leclerc, ici sur le plateau des *Beaux malaises* avec Martin Matte, travaille autant au cinéma qu'à la télévision.

quand même des moyens. Bref, j'ai tripé et je me rends compte que j'ai plus de liberté là par rapport au contenu. »

Ah bon? Et de quelle manière? « Je travaille souvent avec des auteurs passionnés, répond-il. Apparences, c'est un des meilleurs textes que j'ai lus dans ma vie, un scénario qui battait de loin mes propres écrits pour les longs métrages. En plus, je peux retravailler les scénarios avec les auteurs et j'ai carte blanche comme réalisateur. Je peux même choisir mon équipe de création. Pour *Marche à l'ombre*, le producteur m'a dit que je pouvais travailler le sujet comme je le voulais en me demandant de flyer le plus possible avec les autres créateurs. »

Il revient avec un contre-exemple cinématographique. Francis Leclerc travaille avec le conteur Fred Pellerin à l'adaptation du roman d'apprentissage *Pieds nus dans l'aube* de son célébrissime père Félix. Le duo vient de déposer sa deuxième proposition auprès des organismes subventionnaires, et le projet pourrait aboutir sur un plateau l'été prochain.

« Je ne m'ennuie pas de cette démarche ardue, dit-il. C'est long, faire accepter un film. On nous pose des questions sur chaque paragraphe, chaque scène. Tout est remis en question. »

À la télé par contre, les réalisateurs se greffent aux projets en aval des démarches déjà bien enclenchées et assurées d'aboutir. « Quand on m'approche pour

Apparences, c'est qu'Apparences se fait », résume M. Leclerc.

Les grands nombres

Ce cinéaste a le don de bien se placer et n'a pas moins de mérite pour autant. L'entrevue téléphonique se tient entre deux plateaux, de Saint-Bruno, dans la belle maison des *Beaux malaises*, où se tourne la troisième saison de la comédie de Martin Matte. Une autre série de très haute tenue, cette qualité stimulant aussi l'attrait de la télé pour les créateurs: la télé est meilleure parce que la télé attire les meilleurs.

Francis Leclerc en rajoute en soulignant que la qualité et la quantité ne sont pas incompatibles. « Les beaux malaises attirent deux millions de téléspectateurs par semaine, dit-il. Ça me fait apprécier encore plus résultat. Ce que je fais est vu. »

Un été sans point ni coup sûr a tenu l'affiche quelques semaines en 2008 et attiré un peu plus de 113 000 personnes en salle. « C'est respectable. C'est quatre ou cinq *Centre Bell*. Mais ça n'a rien à voir

avec les rendements des séries qui marchent. Quand je suis au guichet automatique et que, dans la file, j'entends des jokes de l'épisode des *Beaux malaises de la veille*, je suis fier du rayonnement. Je suis content de toucher les gens. J'ai du plaisir à raconter de belles histoires et à être entendu. »

Dans cet examen des mérites comparés des écrans, le réalisateur n'appuie pas trop sur le long format de la télé, alors que des collègues célèbrent la possibilité de déployer une histoire sur des dizaines et des dizaines d'heures. *The Sopranos* remplit 86 épisodes, *The Good Wife*, 135.

« Certaines devraient s'arrêter, dit Francis Leclerc, sans juger ces exemples précis. Je suis partisan de trois saisons, maximum. Mais peut-être qu'un jour, j'en ferais plus, alors je ne juge pas davantage. »

Sa franchise passe la pomme sur un milieu habitué aux flagorneries. Francis Leclerc commente tout aussi honnêtement l'observation imparable que la bonne télé

(comme la sienne) ne doit pas non plus faire oublier la mauvaise. Pour ces *Beaux malaises*, combien d'*Auberge du chien noir*, de *Mémoires vives* et d'autres productions ringardes et périmées?

« Je pitonne, je pitonne et, souvent, je me ramasse au canal des sports, dit le réalisateur, sans commenter ces exemples précis de fiction. Je ne suis pas le public cible pour les émissions journalières, mais il y a un public pour ça. Il y a de la télé qu'on regarde comme on écoute de la musique, en bruit de fond, pendant qu'on cuisine. Moi, les séries que je fais, j'essaie qu'elles soient assez captivantes pour qu'on ne pense pas à faire de la cuisine en même temps qu'on les regarde. Et j'espère évidemment que l'argent va continuer à aller vers des séries de qualité. »

Le Devoir

Lire aussi › Un article à la une de *L'Agenda* sur la série *Marche à l'ombre*.Musique
de chambre
Allegro
Chamber
Music35^{ème} saison

piano
Dorothy Fieldman Fraiberg
clarinette
Simon Alérich
violin
Elvira Misbakhova
alto
Brian Bacon
violoncelle
Sheila Hannigan
Œuvres de Mozart, Scriabin et
Vaughan Williams

le jeudi 15 octobre, 20 heures
Salle Redpath, Université McGill
Entrée libre

www.allegrachambermusic.com

Salle : 15/16
5^e SAISON
88 CONCERTS

La Fondation Arte Musica
présente

PLEINS FEUX SUR SCHUBERT
Lieder

Dimanche 18 octobre • 14 h

Donna Brown, soprano
Stéphane Lemelin, piano

Un programme varié de lieder de SCHUBERT.
Une sortie dominicale idéale!



L'ÉPOPÉE DES HEIKE
Dimanche 1^{er} novembre • 14 h

Junko Ueda, chant et satsuma biwa (Japon)

Avec sa voix pleine de mystère,
Junko Ueda récite des poèmes épiques
datant du XIV^e siècle!

Avec surtitrages en français

LA JEUNE FILLE ET LA MORT
Mercredi 18 novembre • 19 h 30

QUATUOR CARDUCCI

HAYDN Quatuor à cordes opus 33 n° 2
CHOSTAKOVITCH Quatuor à cordes n° 8
SCHUBERT Quatuor à cordes n° 14,
« La jeune fille et la Mort »

Découvrez ce quatuor anglais dans un des chefs-d'œuvre de Schubert!

Billets et
programmation
complète

SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
MONTREAL

FONDATION ARTE MUSICA

Présenté par

TD

35^e
ORCHESTRE
METROPOLITAIN
YANNICK NEZET-SÉGUIN

Desjardins
PARTENAIRE PRINCIPAL

Patriotes
du monde

É. Champagne/D. Dion/
G. Dharmoo/E. Hall
Bruch
Smetana

Billets à
partir de 29\$

EN COLLABORATION AVEC
ARTE MUSICA
MONTREAL

23
octobre

Conseil des arts
de Montréal
en tournée

• Ahuntsic (Première Église
Évangélique Arménienne): 20 oct.
• Verdun: 21 oct.
• Rivière-des-Prairies: 22 oct.
• Pointe-Claire: 24 oct.
• Mercier-Hochelaga-
Maisonneuve: 25 oct.

orchestremetropolitain.com

PROCHAIN CONCERT EN SOUVENIR : 70 ANS PLUS TARD 6 NOVEMBRE

placedesarts.com

DÉJEUNER-BÉNÉFICE
DU DOMAINE FORGET
DIMANCHE 1^{er} NOVEMBRE 10 H 30
AU FAIRMONT LE MANOIR RICHELIEU



Sous la présidence d'honneur de monsieur
RICHARD VOYER, vice-président et directeur général
Soprema - Amérique du Nord

Réservez vos billets!
418 452-8111 domaineforget.com



CULTURE DE VISU

Un musée revisité

Le MAJ rouvre ses portes avec plusieurs expos, dont une rétrospective de Geneviève Cadieux

VOILÀ LE MEILLEUR PORTRAIT QUE, PLUS TARD, J'AI RÉUSSI À FAIRE DE LUI. PASSAGES VERS L'ABSTRACTION

Rétrospective Geneviève Cadieux

Commissaire: Vincent Bonin

LA FEMME DANS LA CHAMBRE

Andrée-Anne Roussel

Commissaire: Marie-Claude Landry

Jusqu'au 3 janvier

Musée d'art de Joliette

NICOLAS MAVRIKAKIS

C a y est. Le projet a été mené à bon port. Après plus de deux ans de travaux, le Musée d'art de Joliette (MAJ) a été officiellement rouvert le 2 octobre dernier en inaugurant une rétrospective de l'artiste Geneviève Cadieux, rétrospective montée par le réputé commissaire Vincent Bonin. Cette expo Cadieux était un projet amorcé par sa prédécesseuse Gaëtane Verna (maintenant directrice du Power Plant, à Toronto), mais que la directrice actuelle du MAJ, Annie Gauthier, a poursuivi.

Dans cette rétrospective, non exhaustive — elle ne contient que 11 œuvres — et non chronologique, le commissaire Vincent Bonin a voulu traiter de la tension entre figuration et abstraction dans l'œuvre de Cadieux. Voilà un sujet qui méritait en effet absolument qu'on s'y attarde. Comme l'écrit Bonin, on a en



La rétrospective de l'artiste Geneviève Cadieux a été montée par le réputé commissaire Vincent Bonin.

GENEVIÈVE CADIEUX

effet plus souvent souligné comment Cadieux « a superposé métaphoriquement la pellicule, captant et restituant les impulsions lumineuses, à la peau comme membrane douée de mémoire ». Dans cette tension entre abstraction et

figuration dans l'œuvre de Cadieux, nous pourrions voir l'expression de la limite entre ce qui est représentable (et de l'ordre du visible) et ce qui est irreprésentable (ce qui dépasse la figuration et le domaine de l'œil).

Cette frontière sur laquelle l'œuvre de Cadieux s'est construite nous parle aussi d'un va-et-vient entre un désir de transcendance par rapport au corps et la nécessité de l'incarnation du désir en un objet bien matériel. Il est donc encore question de ce corps dont nous sommes à la fois le prisonnier, le gardien, le jouisseur... Il faut aller lire le texte de Vincent Bonin disponible sur Internet ou au MAJ et qui permettra de mieux comprendre la création de Cadieux.

Et cette ouverture du MAJ dévoile d'autres expos et œuvres.

En visitant ce « nouveau » musée, vous pourrez voir une vidéo interactive d'Andrée-Anne Roussel, intitulée *La femme dans la chambre*, ainsi que des murales du collectif En masse pour les masses. Cette institution revisitée est maintenant couronnée par une œuvre de Claudie Gagnon intitulée *Collections, le temps suspendu*. Cette installation, visible de l'extérieur, composée de petits objets du quotidien en verre, mais qui de loin ont des allures de cristal, a été réalisée dans le cadre de la politique d'intégration des arts à l'architecture.



MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Le nouveau hall du Musée d'art de Joliette

Mise à niveau

Et puis le musée s'est fait un nouveau visage avec, entre autres, une nouvelle façade. Mais surtout, il a été mis à niveau par rapport aux normes muséologiques actuelles, avec entre autres un monte-charge qui manquait cruellement, avec des espaces éducatifs imposants et avec plus d'espace pour les réserves au sous-sol, en lieu et place d'une salle d'exposition. La surface d'exposition n'a certes pas été augmentée, ce qui pourra sembler embêtant, car la collection du

musée contient 8000 pièces.

C'est peut-être le seul bémol dans ce projet, puisque malheureusement la subvention donnée par le gouvernement du Québec ne permettait pas vraiment de réaliser un agrandissement des espaces destinés aux expositions. Si on ajoute à cela une mise en scène des œuvres plutôt épurée, le visiteur aura la — fausse? — sensation que l'ancien Musée d'art de Joliette, pourtant plus petit, proposait un parcours plus dense, avec plus d'œuvres...

Collection permanente

Pour pouvoir montrer plus de pièces de ses réserves, la directrice a pensé à changer très régulièrement la présentation des œuvres dans les sections réservées aux collections permanentes, répondant ainsi aux souhaits des gens de la région, dont plusieurs donateurs... Il faut dire que l'exposition permanente n'avait pas été changée depuis 13 ans! Tout de même, notons qu'au rez-de-chaussée, la première salle destinée aux ex-

positions temporaires offre une aire ouverte plus facilement aménageable, un mur ayant été retiré. Et puis, il y a une terrasse qui recevra l'été prochain un écran vidéo permettant le visionnement d'œuvres, une agora extérieure pour des événements, un espace pour des projets spéciaux...

Le MAJ a aussi entrepris une réforme interne qui comprend, entre autres, une nouvelle politique pour les acquisitions. La directrice Annie Gauthier a voulu encore plus « développer un dialogue avec les gens de la région ». Un exemple: en réaction aux réticences du public de la région à certaines œuvres d'art très contemporaines, Madame Gauthier a mis en place un système d'ambassadeurs locaux qui, après avoir reçu une courte formation sur l'art présenté au musée, se font un devoir d'expliquer des œuvres aux visiteurs de la région... Un musée revisité.

Collaborateur
Le Devoir

LUNDI 19 OCTOBRE
DÈS 19 H À LA SALA ROSSA
4848, BOULEVARD SAINT-LAURENT

**SOIRÉE ÉLECTORALE
À LA MANIÈRE
PHÉNOMENA**

NE RESTEZ PAS SEULS DANS VOTRE SALON À DÉPRIMER!
VENEZ NOUS REJOINDRE À LA SALA ROSSA
INTERVENTIONS POÉTIQUES ET CITOYENNES... ET SHOOTERS!
OUVERT À TOUS ENTRÉE LIBRE

www.festivalphenomena.com
infos: 514 495-1515

une présentation
LES ÉLECTRIQUES

LE DEVOIR

ATSA ET LA NUIT DES SANS-ABRI PRÉSENTENT

#LETEMPSDUNESOUPE
ATSA.QC.CA

le temps d'une soupe

VOUS AUSSI SOYEZ À LA RUE
LE TEMPS D'UNE SOUPE
DU 15 AU 18 OCTOBRE 2015
PLACE ÉMILIE-GAMELIN

Marcel Barbeau

Jusqu'au 15 octobre

GALERIE MICHEL GUIMONT

273, rue St-Paul, Québec

T. (418) 692-1188

www.galeriemichelguimont.com

GALERIE
MICHEL
GUIMONT

CULTURE › DE VISU

Tous contre le monument

Le centre d'artistes AXENÉO7 et la toute nouvelle Galerie UQO (pour Université du Québec en Outaouais) ne se sont pas nécessairement mis d'accord, mais leurs expositions, en ces temps de campagne électorale, s'opposent au dogmatisme de Stephen Harper et à son projet de monument public.

JÉRÔME DELGADO

Au Monument aux victimes du communisme, projet du gouvernement canadien qui prendra forme en 2016, faudrait-il répondre, comme l'a déjà suggéré Elizabeth May, chef du Parti vert, par un « monument aux victimes du capitalisme »? Cette commémoration en pierre fait-elle partie, comme l'a signalé l'historien Yakov Rabkin, « de la rhétorique belliqueuse et manichéenne du gouvernement Harper en matière de politique internationale » (*Le Devoir*, 7 juillet 2015)?

Le futur monument est déjà tout un symbole de l'idéologie défendue par la mouvance conservatrice qui dirige le pays depuis dix ans. En ces temps de campagne électorale, des artistes sont montés au front pour dénoncer une manière simpliste de (re)faire l'histoire. Deux espaces de Gatineau, à l'ombre du Parlement, exposent une vague de contre-propositions à faire déboulonner le plus solide des édifices.

Politisée jusqu'aux os, l'exposition *Monuments aux victimes de la liberté* réunit, au centre AXENÉO7, la plus imposante délégation d'artistes engagés dans une cause. De mémoire, même le printemps érable n'avait réussi à tenir une expo avec autant de porteurs de carrés rouges.

Les quinze propositions exposées découlent d'un appel lancé par le collectif Entrepre-

neurs du commun, qui invitait, par ironie, à voir la liberté comme un totalitarisme. L'idée consiste à offrir autre chose qu'un monument idéologique, confus et malhonnête.

Certains artistes en proposent le parfait antidote, comme Emmanuel Galland et son *Quand c'est non, c'est non...*, ou comme Edith Brunette et son *Contre-monument à 100 millions de brins d'herbe identiques*. Les deux s'imaginent occuper le site voisin de la Cour suprême du Canada destiné au monument, le premier avec un « non » géant, la seconde avec un jardin communautaire.

Sans tomber dans la dénonciation brutale du néolibéralisme, l'expo en pointe les paradoxes. Le « communisme » n'est-il pas de nos jours un produit qui se vend? Steve Giasson, l'artiste qui a entamé cet été des *Performances invisibles*, a acheté sur le site Web de l'empire Walmart différentes éditions du *Manifeste du Parti communiste*. Onze Marx et Engels, dans onze sacs en plastique, sont ainsi exposés à AXENÉO7, à la fois comme marchandise et comme objet de convoitise.

L'expo, qui déborde des salles habituelles, prend place autant dans le corridor que dans les toilettes (une œuvre sonore qui tombe dans le brouhaha inoffensif), ainsi qu'à l'extérieur. C'est là qu'un non-monument attend les visiteurs. La plaque en bronze de Milutin Gubash rappelle la désillusion qui attend souvent



L'une des propositions de l'exposition *Monuments aux victimes de la liberté* est celle de Dominique Sirois, qui a conçu une sculpture hyperréaliste d'un sans-abri sans visage à enjamber dans le corridor.

les immigrants en quête de liberté. Pas question d'ériger un monument, dans ce cas.

L'humour s'offre, pour sa part, en échappatoire à un sombre contexte. Chez Clément de Gaulejac, la touche toute simple digne de la caricature politique s'exprime en affiches, puis par l'entremise d'un autel votif avec boîte à musique (on y entend *L'inter-nationale*, bien sûr).

Cynique, la contestation prend une tournure macabre

lorsque les artistes comptabilisent les victimes d'autres régimes. Le collectif Projet EVA identifie avec des fiches nécrologiques 28 individus décédés entre 1839 et 2014 — les Rosa Luxembourg et Biko de ce monde. Pour Dominique Sirois, la pauvreté est un stigmate du capitalisme qui se camoufle bien. Elle énonce ceci en deux œuvres, *Monument du désen-vretement*, une sculpture hyperréaliste d'un sans-abri sans visage à enjamber dans le corri-

dor, et *Sleeping Data*, série de graphiques statistiques cousus sur un sac de couchage.

La liberté a engendré toutes sortes de créatures, dont le pédophile John Wayne Gacy, dit « Killer Clown », devenu une fois en prison peintre apprécié de collectionneurs. Thierry Marceau, artiste de la performance connu pour ses mises en scène où il incarne d'illustres personnages, revient sur ce triste éternité. À la manière de l'ermite

dans le film *Simon du désert*, de Buñuel, le Gacy de Marceau est perché dans sa cage, oisif, sauf pour se peindre en clown. Un scrupuleux marchand d'art, qui vient cueillir les tableaux, s'en réjouit.

Révolution sans monument

L'exposition *S'endormir près du monument pendant la révolution*, à la Galerie UQO, n'a pas les mêmes ampleur et rage. Elle offre néanmoins une autre lecture du passé communiste que celle étriquée défendue par les Harper au pouvoir.

Milutin Gubash (encore), Guillermo Trejo et le Néerlandais Bojan Fajfric se partagent l'espace en proposant leur vision toute personnelle. Le monument de Gubash, réalisé par accumulation de ses propres œuvres, artefacts et caisses d'entreposage, parle d'identité. Les imprimés de Trejo évoquent le rôle des tracts dans la lutte politique, alors que la vidéo de Fajfric revient sur la fin de la Yougoslavie, prélude à d'autres injustices et conflits.

Tout n'est pas si simple ni simpliste, contrairement à ce qu'énoncera le Monument aux victimes du communisme. Or, c'est lui qui sera coulé dans le béton. Comme jadis les statues de Lénine.

Collaborateur
Le Devoir

MONUMENTS AUX VICTIMES DE LA LIBERTÉ
AXENÉO7 (80, rue Hanson, Gatineau), jusqu'au 17 octobre

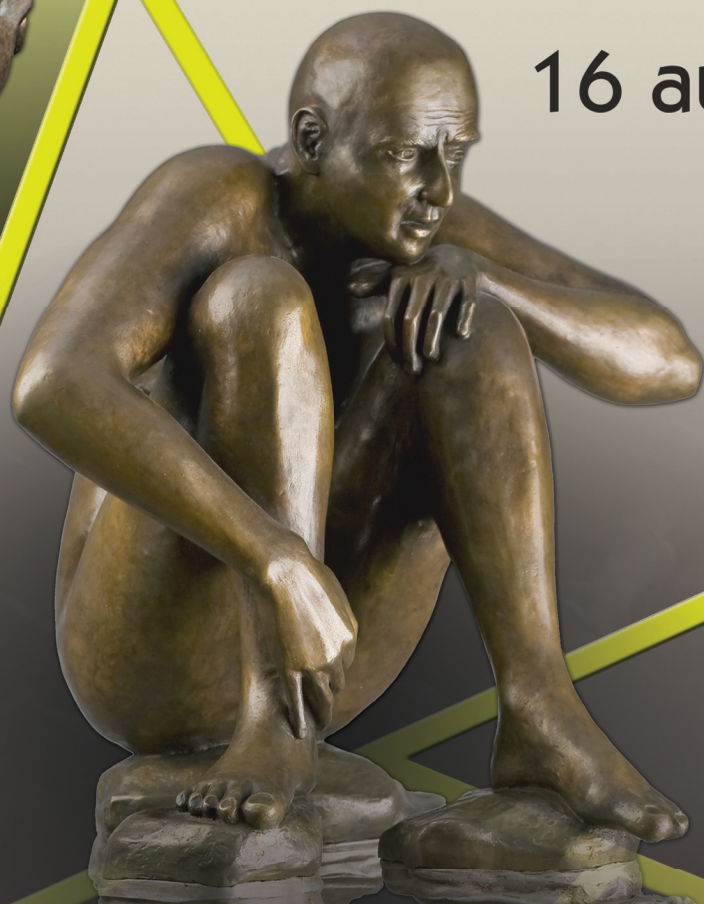
S'ENDORMIR PRÈS DU MONUMENT PENDANT LA RÉVOLUTION
Galerie UQO (101, rue Saint-Jean-Bosco, Gatineau), jusqu'au 31 octobre

SCULPTURE

2015

Palais des congrès de Montréal

16 au 18 octobre



GRAND RASSEMBLEMENT DE SCULPTEURS

WWW.SCVLPTVRE.COM

CULTURE › CINÉMA



FOX SEARCHLIGHT

Le documentariste Davis Guggenheim brosse un portrait résolument élégiaque du Prix Nobel de la paix 2014.

Malala superstar

HE NAMED ME MALALA

★★^{1/2}

Documentaire de Davis Guggenheim. États-Unis, 2015, 87 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Difficile d'ignorer, et de ne pas admirer, un personnage de la stature de Malala Yousafzai : à la fois frêle et courageuse, éloquente et espiègle, brillante et consciente de ses limites. Avant que les talibans ne la prennent pour cible en octobre 2012, cette jeune Pakistanaise faisait déjà parler d'elle sur la scène internationale via un blogue de la BBC, décrivant les misères d'une fillette à vouloir s'instruire dans une région du monde où les fanatiques font la loi et pronent l'ignorance.

Elle vient tout juste d'avoir 18 ans et son parcours n'est rien de moins qu'exceptionnel ; pareil destin n'allait pas rester trop longtemps loin des écrans de cinéma. Dans *He Named Me Malala*, Davis Guggenheim (*An Inconvenient Truth*, *Waiting for Superman*) dresse un portrait résolument élégiaque du prix Nobel de la paix 2014, retraçant, dans un certain désordre, les étapes qui l'ont conduite à une célébrité

planétaire, à commencer par sa survie après de délicates opérations dans un hôpital de Birmingham en Angleterre, le visage défiguré par une balle qui l'a laissée à moitié sourde.

Qu'est-ce qui a fait de Malala une *superstar* du militantisme pour l'éducation des femmes et de la justice sociale ? Le titre du film est sans équivoque sur l'influence déterminante de son père, Ziauddin Yousafzai, brillant orateur et esprit progressiste, ayant choisi pour sa fille le prénom d'une Jeanne d'Arc afghane du XIX^e siècle, Malala Anaa, inébranlable devant la puissante armée britannique. Cet homme admiratif n'est jamais loin de sa progéniture, surtout lorsqu'ils se retrouvent aux quatre coins du monde, mais la caméra de Guggenheim capte aussi des moments d'intimité familiale avec les deux frères de Malala, drôles et turbulents, ainsi que sa mère, discrète et ambivalente devant la renommée de sa fille.

Dans un souci de clarté quasi pédagogique — le film devrait faire un tabac dans les salles de classe —, plusieurs séquences d'animation illustrent quelques temps forts de la vie de celle fréquentant les *stars* le jour et se penchant sérieusement sur ses devoirs le soir. Ici et là, on s'amuse devant quelques instants volés à

une Malala moins cérémonieuse, gênée de parler de la beauté des garçons ou taquine avec ses deux frères, dont l'un n'hésite pas à dire que sa sœur n'est pas la préférée de sa mère...

At-on droit à des révélations fracassantes sur celle qui ne peut plus remettre les pieds au Pakistan sans risquer sa vie ? Tout au long des 18 mois de tournage, elle semble avoir déjoué les questions plus personnelles du cinéaste, refusant d'aller dans les recoins sombres de son âme, évitant aussi de diaboliser ses bourreaux (qui ne demandent sûrement que cela). Leur travail de sape est d'ailleurs évoqué dans une séquence de type micro-trottoir où des Pakistanais affichent ouvertement leur hostilité à l'égard de Malala, la croyant totalement manipulée par l'Occident.

He Named Me Malala n'arrivera guère à les convaincre du contraire. Il s'agit bel et bien d'un monument à la gloire de celle dont le combat mérite par ailleurs respect et attention. Or, de l'attention, elle en a déjà beaucoup, et Guggenheim ne fait qu'ajouter une note (jamais discordante) au concert d'éloges.

Collaborateur
Le Devoir

Entre la tête et le cœur

L'enjeu principal du film *Le monde de Nathan* n'est pas celui qu'on croit

LE MONDE DE NATHAN
(V.F. DE A BRILLIANT YOUNG MIND)

★★★

Réalisation : Morgan Matthews. Asa Butterfield, Sally Hawkins, Rafé Spall, Eddie Marsan. Grande-Bretagne, 2015, 111 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Nathan est un enfant prodige. Il peut apprendre une langue étrangère rien qu'en lisant un manuel. Il peut rejouer n'importe quel morceau de piano en ne l'ayant entendu qu'une fois. Surtout, il peut résoudre les équations mathématiques les plus élaborées. Nathan aime tout ce qui peut être expliqué scientifiquement. Les émotions, les sentiments, les gens... c'est plus compliqué. *Le monde de Nathan* relate l'histoire de ce jeune autiste, attachant malgré tous ses efforts pour ne pas se lier.

À l'origine de cette production « inspirée par des faits réels » se trouve le documentaire télévisé *Beautiful Young Minds* (2007), qui se penchait sur le processus de sélection des Olympiades internationales de mathématiques. En cours de production, le réalisateur Morgan Matthews constata que plusieurs des adolescents de la compétition souffraient d'une forme ou d'une autre d'autisme. Touché, il décida de leur consacrer un film en privilégiant cette fois la fiction, laquelle lui permettait de concentrer la majorité de ses observations en un seul protagoniste.

Nathan est campé avec brio par Asa Butterfield (et par Edward Baker-Close durant la petite enfance). L'interprétation de ce genre de rôle souffrant souvent d'un abus de « méthode », le naturel privilégié par la vedette du *Hugo* de Scorsese emporte d'emblée l'adhésion. Il en va de même du côté des adultes, avec une mention spéciale, sans surprise, à l'irrépressiblement sympathique Sally Hawkins



SÉVILLE

Le monde de Nathan est l'histoire d'un jeune autiste, attachant, malgré tous ses efforts pour ne pas se lier.

(*Paddington*) en mère pleine de patience, d'abnégation et d'affection jamais retournée.

Le cœur dans le viseur

À cet égard, les cinéphiles apprécieront l'approche hitchcockienne du film qui, bien que dénué de suspense, n'en recourt pas moins à l'un des procédés narratifs favoris du maître : le MacGuffin, cet objet, ou cette visée, poursuivi par les personnages et paraissant justifier l'intrigue, mais qui s'avère une fausse piste (l'uranium dans *Les enchaînés*, l'argent volé dans *Psychose*). Dans *Le monde de Nathan*, tout indique que l'enjeu principal est de découvrir si Nathan parviendra ou non à gagner les Olympiades.

Contre toute attente, la quête véritable qui anime le film de Morgan Matthews n'est pas celle au terme de laquelle Nathan triomphera

de ses pairs en usant de ses facultés intellectuelles inouïes, mais bien celle à l'issue de laquelle il apprendra à exprimer ses émotions — et à recevoir celles d'autrui (nommément l'amour débordant de sa mère).

Objectivement, *Le monde de Nathan* n'est pas un grand film : la mise en scène est anonyme et la musique folk-pop de Keaton Henson est trop présente, entre autres bémols. Seulement voilà, grâce notamment aux comédiens, cette histoire-là émeut.

Sans doute votre appréciation de ce drame lumineux dépendra-t-elle de votre capacité à effectuer un voyage intérieur similaire à celui du héros. Un voyage dont la destination n'est pas la tête, mais le cœur.

Le Devoir

Double vie

MANON DUMAIS

99 HOMES

★★^{1/2}

États-Unis, 2014, 112 minutes. Drame de Rahmin Bahrani avec Andrew Garfield, Michael Shannon, Laura Dern, Noah Lomax et Tim Guinee.

Après avoir été expulsé de sa maison avec sa mère et son fils de neuf ans (Laura Dern et Noah Lomax) par un homme d'affaires sans scrupule (Michael Shannon), un ouvrier de la construction (Andrew Garfield) se retrouve à travailler pour lui dans l'espoir de retourner chez lui. Attiré par la richesse et le pouvoir que lui fait miroiter l'homme d'affaires, il se retrouve alors à expulser des familles honnêtes de leur foyer. Forcé de vivre avec les siens dans un motel miteux où s'entassent d'autres familles chassées de leur logis, l'homme ne souffre évidemment mot à personne de son emploi du temps.

Inspiré d'une histoire vraie, ce drame faustien immobilier vaut le détour grâce au jeu de Michael Shannon, qui n'a pas son pareil pour incarner avec autant de brio un personnage aussi séduisant que rebutant. À ses côtés, Andrew « Spider-Man » Garfield fait pâle figure, se contentant de grimacer et d'avoir les yeux embués les trois quarts du temps. Malgré son talent, Laura Dern n'arrive pas à rendre crédible son personnage de coiffeuse qui ne semble rien faire d'autre que de passer un coup de peigne à ses voisines de fortune sans vraiment s'interroger sur les allées et venues de son fils. Difficile de faire plus potiche...

Ayant eu plus de succès à raconter les difficultés d'un agriculteur dans *At Any Price*, Rahmin Bahrani semble s'être désintéressé en cours de route de son sujet, les impacts de la crise économique, sujet traité avec drôlement plus de verve et de conviction par le documentariste Michael Moore dans *Capitalisme. Une histoire d'amour*. Non seulement signe-t-il une réalisation terne où même les somptueuses résidences passeraient pour des décors de carton-pâte, mais le récit qu'il propose se révèle des plus convenus et prévisible. Hormis le personnage de Shannon, tous apparaissent trop unidimensionnels pour être crédibles, ce qui n'aide en rien à étoffer ou complexifier les enjeux dramatiques. Quant à l'issue du drame, elle se devine dès la poignée de main qu'échange l'homme innocent et le diable.

Collaboratrice
Le Devoir



Un drame faustien immobilier qui vaut le détour grâce au jeu de Michael Shannon.

TRIPTYQUE

SUITE DE LA PAGE E 10

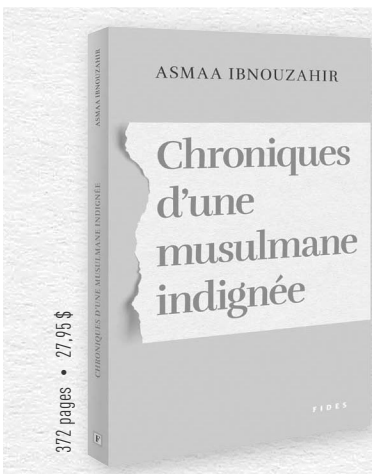
surréal. Échapper à la gravité, ça passe aussi par le rêve, qui est le meilleur antidote au poids de la réalité. En fait, la liberté absolue n'existe que dans le rêve», explique Samuel Tétéault.

Quant à Mauro, décrit comme un artiste de la « génération YouTube », friand d'images et de théâtre, il s'est laissé emporter par ce thème onirique qui permet de défoncer tous les carcans. Sur la musique de *Psycho* de Hitchcock, de Björk ou de Françoise Hardy, la scène prend des airs de plateau de cinéma et transporte le spectateur autour d'un lit, dans un songe habité par deux danseuses, cinq acrobates et un danseur acrobate. La symbiose est alors totale.

« *Le cirque est un art de liberté. Le monde de la danse pense parfois qu'il est supérieur et auto-suffisant. Pour moi, cette invitation du cirque à briser les frontières, ça m'a ouvert un champ vierge. Cela m'a reconnecté avec la raison pour laquelle j'aime travailler la scène : cet espace total de liberté* », soutient le chorégraphe catalan.

Mains anonymes qui émergent d'un matelas, unique pas de deux pour vélo et danseuse, lit transformé en vaisseau fantôme : le chorégraphe et les 7 doigts s'en sont donnés à cœur joie pour cette rencontre unique entre cirque et danse, parfaitement assumée.

Le Devoir



Féministe, musulmane et engagée.

Une contribution essentielle à la mosaïque très diverse que représentent les réalités de l'immigration, de l'islam et des femmes musulmanes.

CULTURE › CINÉMA

ENTREVUE

Une mémoire à raviver

Giulio Ricciarelli revient sur une Allemagne momentanément amnésique après la Deuxième Guerre mondiale

FRANÇOIS LÉVESQUE

Le drame *Le labyrinthe du silence* prendra l'affiche au Québec le 16 octobre prochain. Le 27 août dernier, l'Allemagne annonçait que le long métrage de Giulio Ricciarelli serait son candidat dans la course à l'Oscar du meilleur film en langue étrangère. Les plus cyniques y ont vu un choix stratégique, cette production historique traitant de l'Holocauste, un sujet toujours populaire auprès de l'Académie. Seulement voilà, *Le labyrinthe du silence* s'avère une œuvre on ne peut plus méritante, d'autant qu'elle trouve le moyen de mettre en lumière une donnée fondamentale demeurée jusqu'ici dans l'ombre, à savoir le refus initial des autorités allemandes de se souvenir. Et d'agir.

L'intrigue débute en 1958 et se déroule sur une période d'environ dix ans. On y suit les tribulations de Johann Radmann, un jeune procureur qui, après avoir découvert l'ampleur de la Shoah, tente de traduire en justice les anciens nazis, qui non seulement ont échappé à la justice, mais mènent pour plusieurs une existence sans tracas. Or, Johann s'aperçoit vite que même les preuves les plus accablantes ne suffisent pas dans un contexte politique où prévaut un *statu quo* délétère.

« Le procès d'Auschwitz de 1947 a été vite oublié par la population, et ce, avec l'aide du gouvernement », explique le cinéaste d'origine italienne lors d'un entretien téléphonique.

« On voulait que le pays regarde vers l'avenir, mais ce faisant, on a momentanément occulté le passé. Le fait est qu'en Allemagne, on ne se souvient véritablement que depuis 1963, lorsqu'a débuté ce qui est généralement appelé le second procès d'Auschwitz. Dans l'intervalle, nombre d'anciens nazis ont continué d'exercer des fonctions de pouvoir en se protégeant entre eux. Cette période d'amnésie



MÉTROPOLE FILMS

Tourné comme un suspense, *Le labyrinthe du silence* n'en colle pas moins à la réalité historique.

collective, comme un déni du passé immédiat en quelque sorte, c'est ce qui m'a le plus frappé lorsque j'ai commencé à travailler sur le projet.»

Un héros composite

Tourné comme un suspense, *Le labyrinthe du silence* n'en colle pas moins à la réalité historique. Johann, ce juriste idéaliste qui déchanté puis renonce pour mieux revenir, est certes une création,

« Personne ne semble s'en souvenir [du procès d'Auschwitz]. D'où, je l'espère, la pertinence du film. »

Giulio Ricciarelli à propos du film *Le labyrinthe du silence*

mais le personnage a été construit en amalgamant les expériences de trois procu-

reurs d'alors.

« L'idée était de s'accorder une licence pour l'aspect émotionnel,

mais de se montrer extrêmement rigoureux quant à l'aspect factuel », résume le cinéaste, puisqu'il est en effet des sujets avec lesquels on ne badine pas.

A ce chapitre, au cours de ses recherches, Giulio Ricciarelli n'a pu que constater combien sommaires étaient ses connaissances de l'histoire de l'Allemagne tout de suite après la guerre. Comme quoi, plus ça change...

« J'ai grandi dans le système d'éducation allemand et, oui, j'ai

reçu beaucoup d'information en lien avec l'Holocauste, mais je ne savais pour ainsi dire rien du procès d'Auschwitz, de ses lacunes et de l'impunité relative qui a provisoirement suivi. Personne ne semble s'en souvenir. D'où, je l'espère, la pertinence du film. »

On pense souvent qu'au cinéma, tout a été dit et montré à propos de l'Allemagne nazie, mais c'est faux : la preuve.

Le Devoir

La naissance du garçon dans le vent

PAN

★★★

Comédie fantaisiste de Joe Wright avec Levi Miller, Hugh Jackman, Rooney Mara, Garrett Hedlund. États-Unis, 2015, 111 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Lors de la projection de *Pan*, parmi une ribambelle d'enfants, j'étais sans doute le seul spectateur à éprouver un réel enthousiasme à voir... le nouveau film du cinéaste britannique Joe Wright. Certains d'entre eux sont littéralement envoûtants (*Pride & Prejudice*, *Atonement*, *Anna Karenina*), et on a droit à tous les espoirs devant cette variation autour du célèbre personnage de l'écrivain écossais J.M. Barrie, ou plutôt ce « prequel » des cavalcades de Peter Pan, pour parler en langage hollywoodien.

A ceux et celles qui se demandaient d'où sont tirées les lubies de ce garçon qui ne voulait pas grandir et vole avec la frénésie d'un papillon, le scénariste Jason Fuchs, un transfuge de la télé passé au cinéma, donne une réponse surchargée, puisant autant dans le monde impitoyable de Charles Dickens que celui des fantaisies écolos de James Cameron. Car Peter Pan (Levi Miller, un nouveau venu plein d'aisance) serait d'abord un orphelin échoué dans un établissement dont la dureté n'a rien à envier à celle de celui que fréquentait Oliver Twist, ensuite parachuté, avec la complicité des bonnes sœurs, dans un Neverland où l'on pourrait croiser la Charlize Theron de *Mad Max: Fury Road*. Au fond, ce n'est peut-être pas plus mal que le Londres bombardé et assiégé de la Deuxième Guerre mondiale qu'il a quitté à son corps défendant.

Le garçon ignore tout de ses



WARNER BROS

Un Hugh Jackman cabotin et que l'on croirait déguisé par un styliste de Lady Gaga.

origines (princières et féériques) et de son futur destin, tombant sous les griffes de Blackbeard, un pirate de l'air — les péripéties aériennes de son galion compte parmi les plus belles séquences du film — incarné par un Hugh Jackman cabotin et que l'on croirait déguisé par un styliste de Lady Gaga. Sa captivité sera l'occasion de faire quelques rencontres déterminantes, dont Hook avant qu'il ne soit capitaine (Garrett Hedlund, en audition pour Indiana Jones), découvrant aussi les semblables, plutôt taciturnes, de la tribu de Lily la tigresse (Rooney Mara, fade), bientôt attaqués par Blackbeard.

Explosion quasi perpétuelle

La bousculade narrative est constante dans cette explosion quasi perpétuelle d'effets visuels où se superpose la musique tonitruante de John Powell, abonnée aux films d'animation tout aussi endiablés de

type *Rio* ou *Kung Fu Panda*. Nul doute que la magie saura opérer auprès d'un jeune public friand de ces escapades fantaisistes, et qui ne sait rien des malédictions cinématographiques autour de ce personnage; parlez-en à Steven Spielberg (Hook) et à P.J. Hogan (Peter Pan).

Joe Wright s'aventure au milieu d'un territoire où sa sensibilité est quelque peu sacrifiée. Réussir à y déceler sa finesse constitue ici un exercice périlleux; sans doute a-t-il capitulé devant la lourdeur de la tâche, et surtout de la machine. Car celle-ci est impressionnante, le cinéaste réussissant tout de même à glisser quelques pointes d'humour (principalement l'affaire de Jackman) et à afficher un doigté certain pour diriger de jeunes acteurs dans un tel manège technologique.

Évidemment, tout ce bruit sert-il la cause de J.M. Barrie et de son Peter Pan? Le personnage craignait la maturité,

et Hollywood s'en méfie aussi.

Collaborateur
Le Devoir

LA VITRINE



RÉCIT

FAIRYLAND

Alysia Abbott
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nicolas Richard
Globe
Paris, 2015, 384 pages

Associées à L'École des loisirs, les éditions Globe se spécialisent depuis quelques années dans ce qu'il est convenu d'appeler la littérature de non-fiction. Ils clament : « Chez nos auteurs, tout est vrai, et leur vérité dépasse la fiction. » C'est certes le cas de *Fairyland*, restitution sensible du San Francisco des années 70 et 80, un regard de l'intérieur qui embrasse la petite histoire aussi bien que la grande. Il y a les libertés de la culture hippie, les joies de la bohème, mais également les drames, ceux qui dévastent une famille et ceux qui déciment une communauté. Après la mort de sa femme, Steve Abbott, écrivain et militant homosexuel, entreprend d'élever seul sa fille de deux ans. Tissé de souvenirs, de lettres, d'articles et de poèmes, le livre est un bouleverissant dialogue entre une femme qui apprend à vivre au moment même où son père doit apprivoiser l'idée de mourir. Dans ce vibrant portrait, il y a du crucial et de l'anecdotique, des fulgurances et quelques redondances. Gageons que Sofia Coppola, qui s'apprête à en faire un film, saura en extraire l'essentiel.

Christian Saint-Pierre

EXCENTRIS

TOUT PEUT CHANGER
(THIS CHANGES EVERYTHING)

(V.O.STF.) — AVI LEWIS ET NAOMI KLEIN — 89 MIN.

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

ET AUSSI À L'AFFICHE :

VILLE-MARIE

— GUY ÉDOIN

SICARIO

(V.O.STF.) — DENIS VILLENEUVE

GUIBORD S'EN VA-T-EN GUERRE

— PHILIPPE FALARDEAU

PAUL À QUÉBEC

— FRANÇOIS BOUVIER

ET AUSSI PRÈS DE 100 FILMS SUR

CINÉMA EN LIGNE



GETT, LE PROCÈS DE VIVIANE AMSALEM

— RONIT ET SHLOMI ELKABETZ



NOUVELLES, NOUVELLES

— OLIVIER GODIN

CINEMAEXCENTRIS.COM



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

La cinéaste Deepa Mehta possède le courage de mettre en scène la différence.

Deepa Mehta au royaume du crime

ODILE TREMBLAY

Deepa Mehta fait figure d'oiseau rare et bigarré dans le paysage cinématographique canadien. On lui doit plusieurs œuvres tournées en Inde ou dans la communauté indienne du Canada. La cinéaste de la trilogie *Fire, Earth, Water*, celle qui adapta *Midnight's Children* de Salman Rushdie, qui lança en mille couleurs et danses *Bollywood/Hollywood*, a, tout au long de sa carrière, éclairé particulièrement la condition des femmes indiennes, sous un patriarcat souvent odieux. On l'a vue aborder pour la première fois en Inde l'homosexualité féminine (*Fire*), se pencher à New Delhi sur ces femmes délaissées par leurs maris, sans soutien de leurs belles-familles.

Elle possède le courage de mettre en scène la différence. « Dans une communauté dominante, il est difficile de déléguer les intérêts dominants pour aborder plutôt les minorités, dit-elle. Mais on doit le faire comme artiste, pour éviter le sentiment d'infériorité. Les populations issues de l'immigration doivent participer aux images collectives. »

Née au Pendjab, mais citoyenne canadienne depuis 1973, installée à Toronto avec son mari et producteur David Hamilton, la dame est une féministe convaincue. De passage à Montréal cette semaine, elle s'avouait fort déprimée. À cause de Stephen Harper, qui pourrait bien reprendre le pouvoir, malgré son bilan désastreux, dans la foulée de cette histoire du niqab. « Une fois de plus, les femmes sont utilisées, traitées en objets, mises en tutelle, autant par leurs hommes que par le gouvernement, pour servir les intérêts d'autrui. La condition des femmes est en régression partout, au Canada aussi. Ce n'est pas une question d'origine et de couleur de peau, mais de machisme généralisé. » Soupir!

Deepa Mehta a tâté de bien des genres: romances, comédies, films d'époque, œuvres contemporaines de dénonciation. Avec *Beeba Boys*, dans nos salles vendredi prochain, elle touche pour la première fois au film de gangsters (peu de femmes cinéastes s'y frottent), avec des clans criminalisés de la communauté sikhe de Vancouver.

Le film est basé en partie

sur la rouge carrière du chef mafieux « Binky » Singh Johal. « J'ai eu accès à deux anciens gangsters en plus de parler avec les policiers, me nourrissant aussi des textes d'une journaliste du Vancouver Sun, Kim Bolan, qui s'est beaucoup penchée depuis quinze ans sur les gangs originaires du Pendjab, en deuxième ou troisième géné-

Autant dire que les chants, costumes et danses de Bollywood scandent les fêtes dans *Beeba Boys*

ration d'implantation. »

Dans le film, les *Beeba Boys* obéissent à un jeune leader charismatique (Randeep Hooda), bon père, bon fils et assassin implacable pour garder pied dans le commerce d'armes et de drogue, qui vit comme un pacha — fringues, grosse maison, belle blonde dans son lit, etc. — et est pourtant voué à une mort précoce.

Question d'identité

« Le film parle en fait d'identité, d'immigration. La criminalité constitue une étape dans l'assimilation d'une commu-

nauté à un pays d'accueil, estime la cinéaste. Et il faut plusieurs générations avant que des jeunes puissent se sentir partie intégrante d'un pays. »

Elle vous dira qu'à Vancouver, les gangs de rue issus du Pendjab, peu nombreux, atterrissent en bas de l'échelle du crime: « Après les Hells Angels, la mafia italienne, les triades chinoises, les clans mexicains, dans toutes les communautés, ça se déroule de la même manière: des gars se regroupent pour obtenir le pouvoir, le respect, l'argent qu'ils croient facile, tout en demeurant attachés aux traditions, à leur famille dans un système très patriarcal, se comportant comme des petits garçons, en fait. Ce qui varie d'un groupe à l'autre, c'est la culture dans laquelle ces gangs criminels évoluent. »

Autant dire que les chants, costumes et danses de Bollywood scandent les fêtes dans *Beeba Boys*. « Mon défi était surtout sur le plan émotionnel. Comment la famille réagit-elle à ces milieux d'extrême violence? Le film aborde la re-

lation père-fils, et j'ai dû user de mon intuition pour l'imaginer. Je me penche aussi sur le rôle des femmes dans cet univers macho, les mères et les compagnes condamnées aux larmes. Ayant rencontré quelques-unes de ces femmes de gangsters, elles m'ont semblé bien naïves, attirées avant tout par les beaux vêtements, l'argent, le clinquant et s'imaginant qu'elles allaient changer leur homme... »

Quoi qu'il en soit, les membres de criminels des communautés sikhes de Vancouver lui ont fait savoir qu'ils aimaient le film. « Pas nécessairement parce qu'ils s'y retrouvent, mais parce qu'ils apprécient ce genre de films là, avec du sang, de l'action. » Mais elle regarde déjà ailleurs, rêve d'adapter le roman *Annabel* de Kathleen Winter, en se penchant sur l'histoire d'un enfant blanc, mais différent tout de même, car né hermaphrodite. « Ça soulève tant de questions, dit-elle. Est-ce que notre sexe nous définit? Qui sommes-nous? » Elle a hâte d'y plonger, tête baissée.

Le Devoir

Ville mère

Le second long métrage de Guy Édoin conjugue changement et continuité

VILLE-MARIE

★★★★
Réalisation: Guy Édoin. Avec Monica Bellucci, Pascale Bussièrès, Patrick Hivon, Aliocha Schneider. Québec, 2015, 100 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Sophie séjourne à Montréal le temps d'un film. Pour la star européenne, ce tournage est surtout l'occasion de renouer avec son fils Thomas, qui étudie dans la métropole. Marie travaille à Montréal aux urgences d'un grand hôpital. Pour l'infirmière exténuée, le surmenage est d'abord un moyen de ne pas penser à son fils Simon, qui vit avec sa grand-mère à la campagne. L'une se languit de sa progéniture, l'autre la fuit. Semblables dans leur différence, Sophie et Marie sont les héroïnes de deux récits de maternité parallèles que le cinéaste Guy Édoin fusionne graduellement dans *Ville-Marie*, un deuxième long métrage foisonnant et beau.

Car il est riche, le scénario coécrit avec l'écrivain Jean-Simon DesRochers. Et elle est splendide, la mise en scène de Guy Édoin. Comme Pedro Almodóvar — une influence revendiquée — avant lui dans *Tout sur ma mère* et *Étreintes brisées*, l'auteur de *Marécages* insère une métaphysique dans sa fiction, ici un film dans le film, qui vient indirectement éclairer l'action tout en émaillant celle-ci de séquences filmées dans un style radicalement différent. En effet, le mélodrame campé dans les années 1950 que tourne Sophie évoque tour à tour Todd Haynes (*Loin du paradis*) et François Ozon (*8 femmes*) empruntant à Douglas Sirk (*Mirage de la vie*), pour demeurer dans les mises en abyme. Et aussi Hitchcock, pour faire bonne mesure, avec ses blondes muses et ses musiques pour instruments à cordes. Bref, côté réalisation, le cinéphile passionné aura largement de quoi se sustenter.

Mais il y a plus. Ainsi la « vraie vie » de Sophie est filmée

de manière glamour, avec miroitements, dorures et clinquant, tandis que celle de Marie est dépeinte au moyen d'une palette terne. Alternées lors des deux premiers actes, les trames de chacune convergent au troisième. Dès lors, la couleur est drainée du quotidien de Sophie tandis qu'une lumière diffuse paraît vouloir percer dans celui de Marie. Ces choix concertés de mise en scène et de direction photo (Serge Desrosiers), jumelés à un montage virtuose (Yvann Thibaut), font en sorte qu'un pari scénaristique potentiellement casse-gueule fonctionne.

La forme et le fond

Plus flamboyant, le rôle de Sophie est défendu avec panache par Monica Bellucci, actrice entière que Guy Édoin mythifie avant de la précipiter en bas de son socle pour mieux la voir se relever, frémissante d'humanité. Plus effacé, le rôle de Marie est interprété avec retenue par Pascale Bussièrès, comédienne brillante ayant déjà tenu ce rôle dans *Marécages* et à qui le cinéaste confie la tâche infiniment délicate de servir de point d'arrimage au spectateur. On admire Bellucci, on est captivé par Bussièrès.

Au final, ce second long métrage de Guy Édoin surprend et rassure. Autant *Marécages* était homogène dans son lyrisme rural et contenu dans son huis clos familial, autant *Ville-Marie* est hétérogène dans son baroque urbain et débridé, dans sa narration plurielle (Patrick Hivon épate en ambulancier à vif). Exactes contraires dans leur facture et leur inclination dramaturgique, donc, les deux films partagent pourtant les mêmes obsessions. La forme diffère, le fond demeure, et c'est là une excellente nouvelle pour qui se passionne pour l'œuvre bourgeoise de l'auteur.

À l'instar de Sophie et Marie, ces deux films sont, eux aussi, on ne peut plus semblables dans leur différence.

Le Devoir



FILMOPTION INTERNATIONAL

Le rôle de Sophie est défendu avec panache par Monica Bellucci.

tiff40 OFFICIAL SELECTION 2015

FESTIVAL DE CINÉMA DE LA VILLE DE QUÉBEC

VIFF VANCOUVER INTERNATIONAL FILM FESTIVAL

CINÉMA

FESTA DEL CINEMA DI ROMA 16-18 OTTOBRE 2015

MONICA BELLUCCI PASCALE BUSSIÈRES ALIOCHA SCHNEIDER PATRICK HIVON

« UN RÉALISATEUR BRILLANT ET TALENTUEUX. »
BOYD VAN HOEU, THE HOLLYWOOD REPORTER

« BELLUCCI EST RADIEUSE, ELLE IMPRÈGNE SES SCÈNES AVEC CHARISME. »
MONTREAL GAZETTE, T'CHA DUNLEVY

VILLE+MARIE
UN FILM DE GUY ÉDOIN

MAX FILMS MEDIA

TELEFILM

PRÉSENTEMENT EN SALLE

VERSION ORIGINALE: VOUS ÊTES EN FRANÇAIS

VERSION FRANÇAISE: VOUS ÊTES EN FRANÇAIS

MONTREAL
NOUVEAUCINEMA.CA #FNC2015

EN PRÉSENCE DU RÉALISATEUR ET DU PRODUCTEUR

OYSTER FACTORY
KAZUHIRO SODA | 145 MIN
10 OCT | 18:30
Cinéma du parc

MALGRÉ LA NUIT
PHILIPPE GANDRIEUX | 150 MIN
11 OCT | 20:00
Cineplex Odeon Quartier Latin

TROIS SOUVENIRS DE MA JEUNESSE
ARNAUD DESPLECHIN | 123 MIN
11 OCT | 20:00
Université Concordia

44^e
FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA
7 > 18 OCT. 2015

© Adrien Nuguet / studio a&a